



ANDER-CAN,  
RAJA DE BRAMPOUR,  
ET

PADMANI,  
HISTOIRE ORIENTALE,  
TRADUITE DE LA LANGUE MALABARE;  
Par Madame la Comtesse DE CH. M. R. D.

TOME TROISIÈME.



CLISS

A BRAMPOUR;

*Et se trouve à PARIS,*

Chez BRIAND, Libraire, quai des Augustins;  
N°. 50.

---

1788.

PQ  
1947  
C3A5  
L3



---

# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S

Contenus dans ce volume.

- CHAPITRE CL. *A* N D E R - C A N ;  
*Thamar & Zulie abordent à Goa. Description de cette ville ,* Page 1.
- CHAP. CLI. *Ils se rendent par terre à*  
*Agra ,* 3.
- CHAP. CLII. *Voyage d'Agra à Delhy ,* 5.
- CHAP. CLIII. *Ander-Can dans les bras*  
*de son père ,* 9.
- CHAP. CLIV. *Ander-Can retrouve Pad-*  
*mani à l'instant où , le croyant mort ,*  
*elle se jettait dans un bûcher ardent ;*  
15.
- CHAP. CLV. *La mère de Padmani ap-*  
*prenant que sa fille est arrachée aux*  
*flammes , vient à sa rencontre ,* 18.
- CHAP. CLVI. *Ran-Zing donne son con-*  
*sentement au mariage d'Ander-Can &*  
*de Padmani ,* 22.

CHAP. CLVII. <i>Mort de la mère de Padmani,</i>	Page 25.
CHAP. CLVIII. <i>La mort de la mère de Padmani éloigne le mariage d'Ander-Can,</i>	28.
CHAP. CLIX. <i>Ander - Can raconte ses aventures à Padmani,</i>	30.
CHAP. CLX. <i>Un seigneur étranger, nommé Mirsa-Mula, arrive à Delhy. Il est présenté à Ander - Can &amp; à Padmani,</i>	32.
CHAP. CLXI. <i>Histoire de Mirsa-Mula,</i>	38.
CHAP. CLXII. <i>Suite de l'histoire de Mirsa-Mula,</i>	42.
CHAP. CLXIII. <i>Fin de l'histoire de Mirsa-Mula,</i>	45.
CHAP. CLXIV. <i>Réflexions d'Ander-Can &amp; de Padmani à l'occasion de l'histoire de Mirsa-Mula,</i>	47.
CHAP. CLXV. <i>Comme on n'aime pas en France,</i>	49.
CHAP. CLXVI. <i>Padmani enlevée par le sultan Mahamud,</i>	51.
CHAP. CLXVII. <i>Thamar découvre les</i>	



# T A B L E:

411

*traces des ravisseurs. Ander ramène son amante à Delhy ,* Page 58.

CHAP. CLXVIII. *Ander-Can reçoit une lettre de Zama. Appréhension de Padmani ,* 60.

CHAP. CLXIX. *Padmani reçoit un billet anonyme ,* 64.

CHAP. CLXX. *Ander-Can est obligé de se battre en duel avec Mirsa-Mula. Suite du combat ,* 67.

CHAP. CLXXI. *Ander, blessé dangereusement, est transporté en secret, par ordre de son père, dans une maison écartée, 72.*

CHAP. CLXXII. *Ander fait avertir Thamar du lieu de sa retraite. Suite du combat , 74.*

CHAP. CLXXIII. *Ander charge Thamar de prévenir Padmani de son état. Ils concertent ensemble de se retirer à Dinam, le raja Ran-Zing y consent ,* 80.

CHAP. CLXXIV. *Ander, Thamar, Padmani & Zulie partent pour la vallée de Dinam ,* 85.

CHAP. CLXXV. *Les voyageurs sont poursuivis par ordre de l'empereur Aureng-*

*Zeb, & atteints au bord du Padder ;*  
 Page 88.

CHAP. CLXXVI. *Combat inutile. Enlèvement des dames ,* 90.

CHAP. CLXXVII. *Ander-Can & Thamar font suivre leurs épouses par un esclave , & continuent leur route ,* 95.

CHAP. CLXXVIII. *Mœurs & usages des Parfis ,* 97.

CHAP. CLXXIX. *Ander-Can & Thamar arrivent au souterrain du désert de Zend , ils y sont joints par l'esclave qu'ils avaient chargé de suivre leurs épouses ,* 100.

CHAP. CLXXX. *L'esclave de Thamar rend compte de sa commission ,* 102.

CHAP. CLXXXI. *Retour d'Ander-Can à Brampour. Il trouve son père dangereusement malade ,* 105.

CHAP. CLXXXII. *Nature du poison dans lequel les Mogols trempent leurs flèches pour en rendre les blessures mortelles ,* 108.

CHAP. CLXXXIII. *Le raja Ran-Zing , au lit de mort , donne à son fils des conseils salutaires. Il l'instruit de plusieurs*

# T A B L E.



<i>particularités de son combat avec Mirsa-Mula ,</i>	Page 111.
CHAP. CLXXXIV. <i>Ran-Zing fait à son fils le portrait de l'empereur Aureng-Zeb ,</i>	115.
CHAP. CLXXXV. <i>Mort du sultan Mol-dabax , frère d'Aureng-Zeb ,</i>	117.
CHAP. CLXXXVI. <i>Mort du raja Ran-Zing ,</i>	120.
CHAP. CLXXXVII. <i>Ander-Can abandonne Brampour &amp; se fortifie à Chitor. Description de cette forteresse ,</i>	122.
CHAP. CLXXXVIII. <i>Ander-Can assiégé dans Chitor par le sultan Mahamud ,</i>	125.
CHAP. CLXXXIX. <i>Le siège de Chitor traîne en longueur. Le sultan feignant de vouloir le lever , écrit au raja Ander-Can ,</i>	127.
CHAP. CXC. <i>Le sultan Mahamud entre dans Chitor , Ander lui fait voir les fortifications , &amp; l'accompagne , à son départ , jusqu'à la porte de la forteresse ,</i>	129.
CHAP. CXCI. <i>Mahamud , maître de la</i>	

- personne du raja Ander-Can, écrit des lettres menaçantes à la garnison de Chitor. Réponse de Padmani, Page 134.*
- CHAP. CXCH. *Mahamud lève le siège de Chitor, enferme Ander-Can dans une forteresse, & envoie des ambassadeurs à Padmani pour la séduire, 137.*
- CHAP. CXCHII. *Padmani oppose la ruse à la ruse. Elle répond au sultan Mahamud, 140.*
- CHAP. CXCHIV. *Voyage de Padmani à la prison du raja Ander-Can, 142.*
- CHAP. CXCHV. *Le raja Ander-Can délivré de sa prison par un stratagème. Surprise du sultan Mahamud, 146.*
- CHAP. CXCHVI. *Ander-Can, persuadé qu'il sera attaqué de nouveau par le sultan Mahamud, prend des mesures pour faire une vigoureuse défense, 148.*
- CHAP. CXCHVII. *Chitor assiégé de nouveau, 151.*
- CHAP. CXCHVIII. *Ander-Can reçoit des nouvelles de Thamar, 155.*
- CHAP. CXCHIX. *Retour de Thamar, de*

- Falcour , de Zama , de Luzine. Evénemens extraordinaires ,* Page 160.
- CHAP. CC. *Suite d'événemens extraordinaires. Le sultan Mahamud prisonnier dans Chitor ,* 163.
- CHAP. CCI. *Entrevue du raja Ander-Can & du sultan Mahamud ,* 167.
- CHAP. CCII. *Ander - Can , Padmani , Thamar , Falcour , Zama , Luzine & Zulie réunis ,* 169.
- CHAP. CCIII. *Thamar raconte comment il s'est emparé de la personne de Mahamud ,* 172.
- CHAP. CCIV. *Le Bonheur ,* 182.
- CHAP. CCV. *A la nouvelle de la prise du sultan , l'épouvante se met dans le camp impérial , l'armée prend la fuite ,* 187.
- CHAP. CCVI. *L'empereur Aureng-Zeb envoie des ambassadeurs pour traiter de la rançon de son fils. Fin de la guerre ,* 189.
- CHAP. CCVII. *Falcour raconte les circonstances de sa captivité de Bassora ,* 192.

CHAP. CCVIII. *Suite du récit de Falcour.*

*Son retour dans les Indes ,* Page 195.

CHAP. CCIX. *Suite du récit de Falcour.*

*Il s'établit dans une solitude ,* 198.

CHAP. CCX. *Suite du récit de Falcour.*

*Il rencontre deux étrangers ,* 199.

CHAP. CCXI. *Suite du récit de Falcour.*

*Il engage les deux étrangers à fixer leur  
séjour dans sa solitude. Quels étaient ces  
étrangers ,* 203.

CHAP. CCXII. *Fin du récit de Falcour ,*

208.

CHAP. CCXIII. *Conclusion ,*

210.

Fin de la Table.

ANDER-CAN,



ANDER-CAN,  
RAJA DE BRAMPOUR,  
ET  
PADMANI.



CHAPITRE CL.

*Ander - Can , Thamar & Zulie  
abordent à Goa. Description de  
cette ville.*

LE récit de Thamar me retint sur le  
pont jusqu'à l'heure du dîner. Nous  
Tome III. A

descendîmes alors dans la chambre du conseil , où Zulie nous attendait.

Depuis notre départ de Diu , le vent nous fut constamment favorable. Nous passâmes à la vue de Surate , dont on pouvait distinguer les maisons avec des lunettes ; nous côtoyâmes le royaume de Visapour ; enfin on jeta l'ancre dans le port de Goa.

La ville de Goa s'élève en amphithéâtre , dans une île formée par deux bras de la rivière de Mandoua , qui se jette dans la mer entre les deux pointes appellées de Salfet & de Bardes , à quatre lieues de la ville , après avoir formé , au pied de ses murs , un des plus beaux ports de l'univers. Les deux premières maisons qu'on apperçoit en entrant dans la rade sont deux couvens , l'un de dominicains & l'autre de capucins.

Les bords de la rivière sont couverts  
maisons de campagne placées sur



des sites avantageux , & environnées de jardins délicieux. La ville est belle , bien percée : tout y respire l'opulence & les plaisirs , qui en font la suite. L'île de Goa peut avoir vingt milles de circonférence.



## CHAPITRE CLI.

*Ils se rendent par terre à Agra.*

**J**E passai quinze jours dans cette ville , qui furent employés à faire préparer les équipages qui m'étaient nécessaires. Dès qu'ils furent prêts , Zulie monta dans un palanquin : je l'accompagnai à cheval , de même que Thamar , & les gens de sa suite & de la mienne. Nous suivîmes le cours de la rivière de Mandoua jusqu'à Visapour , d'où nous nous rendîmes à Aurengabad.

Je rencontrai dans cette ville plusieurs personnes que j'avais vues à la cour d'Aureng-Zel quatre ans auparavant. Le bruit de ma mort s'était tellement accrédité, qu'on parut extrêmement surpris de me revoir. Je reçus à ce sujet des complimens flatteurs, & que j'avais lieu de croire sincères.

Un grand nombre de personnes qui voulaient se rendre à la cour se joignirent à moi lorsque je quittai Aurengabad. Je me trouvai alors environné d'une caravane assez nombreuse, à la tête de laquelle je suivis la rivière d'Ugen jusques sous les remparts de la forteresse de Gualier. On trouve alors un chemin magnifique dont nous profitâmes, & nous arrivâmes dans Agra, après avoir passé à gué la petite rivière de Tchemhel.

L'absence de la cour rendait déserte cette ville, que j'avais vue si floriss-

sante. L'empereur Schakgehan vivait encore renfermé avec ses femmes dans les jardins , mais on ne parlait déjà plus de lui.



## CHAPITRE CLII.

### *Voyage d'Agra à Delhy.*

Nous séjournâmes quelques jours dans cette capitale : la caravane devint plus nombreuse à notre départ , par la jonction d'environ cent personnes qui me firent demander la permission de m'accompagner. La quantité de voleurs répandus dans les provinces depuis la fin de la guerre obligeoit les voyageurs à prendre des précautions pour n'être pas arrêtés dans la route , & il fut heureux pour nous d'être en force.

Sur les confins de la province d'Agra

se trouve une vaste forêt qui coupe le chemin de Delhy , & auprès de laquelle nous arrivâmes à l'entrée de la nuit. Les avant-coureurs que j'envoyais tous les jours devant moi se replièrent à toute bride sur ma troupe au moment où nous allions entrer dans le bois : ils me dirent , pour justifier leur fuite , qu'ils avaient été poursuivis par une bande nombreuse de voleurs qui les avoient quittés à la vue du gros de notre caravane.

Nous étions en trop grand nombre pour devoir appréhender la rencontre de quelques bandits ; je penchais en conséquence à continuer notre route. Cependant, comme la plupart de mes compagnons étaient des banians , gens plus propres au négoce qu'au manie-ment des armes , je crus devoir les consulter. Ils me prièrent de passer la nuit dans l'endroit où nous étions , ce que nous exécutâmes.

On fit un retranchement avec les balots de marchandises dont les chameaux qui suivaient la caravane étaient chargés , & avec les chariots des équipages. On se reposa tranquillement au milieu de ce petit fort , dans lequel il fut allumé plusieurs feux pour avertir les voleurs qu'on faisait bonne garde.

Je m'aperçus le lendemain que l'avis des marchands avait été sage. Nous traversâmes la forêt en bon ordre sans rencontrer personne ; mais à l'issue , nous vîmes un escadron de deux cents cavaliers rangés en bataille à la demi-portée du mousquet de la grande route : notre contenance guerrière leur en imposa , ils n'osèrent pas nous attaquer ; mais il est présumable qu'ils auraient fondu sur nous si l'on se fût engagé dans la forêt durant la nuit.

Nous arrivâmes au milieu de la nuit

dans le vieux Delhy , qui sert de faux-bourg à la ville neuve , dont les portes étaient fermées : on les eût sans doute ouvertes à ma requiſition , mais je voulais éviter tout éclat avant d'avoir pris les ordres de mon père ; je mis pied à terre dans le fauxbourg , & je profitai de la fraîcheur de la nuit , & de la clarté de la lune pour me promener au bord de la rivière de Gemma.

J'arrivai ſur les rives du fleuve dans cet inſtant où , les ténèbres ſe retirant lentement pour faire place à la lumière qui s'avance , le voyageur indécis doute ſ'il eſt jour ou ſ'il eſt nuit. Un grand nombre d'ouvriers préparaient un bûcher qu'ils ornaient d'emblèmes funèbres. L'activité avec laquelle ils travaillaient annonçait que les obſèques auxquelles ce bûcher était deſtiné devaient bientôt ſe célébrer. Je voulus en ſavoir davantage , on me

dit qu'un seigneur indien était mort dans les pays étrangers, & que sa veuve devait se brûler ce jour-là, selon les loix impies de sa religion. Celui qui me tenait ce propos était un mahométan ; ceux de cette secte traitent trop mal les femmes pour qu'elles soient tentées de les accompagner dans le tombeau : je le quittai pour rejoindre Thamar & Zulie, qui m'attendaient dans le caravanserail, & que je trouvai prêts à sortir.



## CHAPITRE CLIII.

*Ander-Can dans les bras de son père.*

Nous prîmes le chemin de la ville, & Thamar me conduisit au palais du raja, mon père. J'étais parti depuis plus de quatre ans de la maison paternelle, & depuis ce temps mes traits

s'étaient formés; ma taille , devenue plus haute & mieux proportionnée , me faisait paraître un autre homme ; il était difficile qu'on pût me reconnaître. Cependant Thamar me pria de modérer pour quelques instans mon impatience , & de le laisser entrer avec son épouse dans l'appartement de mon père , pour le prévenir de mon retour , dans la crainte que le plaisir inespéré de me voir ne causât dans ses sens une révolution qui lui fût funeste. Mon attente ne fut pas longue; mon père ouvrit lui-même les portes de son cabinet & se précipita dans mes bras : à peine eus-je le temps de me jeter à ses pieds. Je n'exprimerai pas les sentimens de joie & de tendresse qui remplirent mon ame dans cet heureux instant. Ames sensibles , vous les avez éprouvés ! Mon père me tenait serré contre son cœur ; nos larmes confondues étaient la seule



expression de nos pensées ; nous restions dans un silence durant lequel nos ames pénétrées d'une joie pure goûtaient une félicité que la parole ne saurait exprimer.

Après les premiers instans où la nature agissant toute seule , ne nous laissait pas la liberté de faire des réflexions , mon père me fit entrer dans son cabinet , me fit asseoir auprès de lui , à côté de Zulie & de Thamar , & me fit de nouveau les plus tendres caresses. Je m'appergus avec surprise qu'au milieu de ses transports il changeait de couleur ; la tristesse se repandait sur son visage ; il faisait de vains efforts pour la cacher , elle perçait malgré lui. Je pensais que le souvenir de ma mère troublait le plaisir qu'il ressentait à me voir ; je ne pouffai pas plus loin mes conjectures. Mon père sortit de son cabinet pour donner des ordres à un esclave , & j'entendis dis-

tinctement qu'il le chargea de lui rapporter une réponse sur-le-champ.

L'état de mon père, jusqu'au retour de l'esclave, ne saurait se décrire ; son regard était égaré, un tremblement universel le saisissait par intervalles ; il me regardait avec des yeux où toute sa tendresse était peinte ; sa physionomie changeait tout-à-coup ; il prenait un air sérieux qui me glaçait d'effroi. Thamar l'examinait avec attention sans rien concevoir à cette alternative de plaisir & de tristesse qui se nuancait sensiblement sur son visage. L'esclave revint. Mon père nous quitta de nouveau pour entendre la réponse qu'il attendait. Il rentre sur-le-champ, en s'écriant : O Dieu ! . . . .  
ô mon fils ! . . . . & perd connaissance. Cet accident fut prompt comme l'éclair.

Au bruit que nous fîmes, on accourut pour donner à mon père les

secours dont il avoit besoin. Je dis qu'on les lui donna , car , pour ce qui me concerne , je ne fais ce que je devins ; ma raison m'abandonna pendant toute cette journée.

Je me jetai sur le corps de mon père : on eut beaucoup de peine à l'arracher de mes bras pour le porter sur un lit de repos. Il ouvrit enfin les yeux ; & me voyant à genoux auprès de lui : Est-ce vous , mon fils , me dit-il d'une voix éteinte ? que faites-vous à mes côtés ? Courez , Ander , volez au secours de votre épouse , arrachez-la des bras de la mort , s'il en est temps encore.

Les efforts que fit mon père lui causèrent un second évanouissement , mais je n'en fus pas témoin. Frappé comme d'un coup de foudre , je me concentrai tout entier dans mon ame ; les objets extérieurs ne faisaient aucune impression sur moi. Quelle était

cette épouse que je devois arracher du trépas ? quel était ce trépas dont je pouvais me rendre le maître ? Mon imagination s'échauffait. La conversation que j'avais eue à l'aube du jour avec les ouvriers qui mettaient la dernière main à un bûcher funèbre, un seigneur indien mort dans un pays étranger , la veuve qui devait se brûler , les paroles de mon père , le récit que Thamar m'avait fait sur le vaisseau : — Oui , c'est Padmani , m'écriai-je , hors de moi-même , c'est mon amante , c'est mon épouse ! . . . . où est-elle , que je la sauve des atteintes de la mort ?

J'entrai dans une véritable frénésie. Je venais auprès du lit de mon père , je frappais des pieds , je jetais des cris inarticulés , mais j'étois incapable de prendre aucune résolution , ni même de faire aucune action raisonnable.



## CHAPITRE CLIV.

*Ander-Can retrouve Padmani à l'instant où , le croyant mort , elle se jettait dans un bûcher ardent.*

**L**A raison de Thamar suppléa au défaut de la mienne. Mon père ne manquait pas de secours, on avait eu le temps d'appeler les médecins, & son appartement était rempli de ses amis & de ses esclaves.

Thamar s'approcha de moi, & me prenant la main : Venez, Ander, me dit-il, volons au secours de Padmani : elle veut mourir pour vous, c'est à vous à lui rendre la vie. J'entendis à peine les paroles de mon ami ; le nom de mon amante fut le seul qui frappa mes oreilles ; je suivais Thamar, qui

me prêtait son bras , & avec ce secours , je marchais avec une vitesse extrême : nous traversâmes toute la ville dans l'espace de trois quarts d'heure.

Nous arrivâmes au bord de la rivière. Le concours de monde , qu'un spectacle barbare attirait dans cet endroit , n'arrêta pas mes regards ; je ne voyais que mon ami , ou plutôt je ne voyais & n'entendais rien. Thamar me traînait. L'horreur de mon état venait se peindre dans mes regards furieux ; mes cheveux en désordre étaient épars sur mes épaules ; mon ami me parlait , il me consolait sans doute , mais je n'entendais pas ses paroles.

Cependant nous perçâmes la foule & nous arrivâmes au pied du bûcher. Mes cheveux se hérissèrent sur ma tête. O Dieu ! je vis Padmani ! Les habillemens funèbres dont elle était enveloppée ne la cachèrent pas à mes yeux ,

son portrait était gravé trop profondément dans mon cœur. Elle marchait vers le bûcher ; deux brames soutenaient ses pas chancelans. Cette vue me rendit toute ma force. Je m'arrachai des bras de Thamar , je courus, je volai au - devant des pas de mon amante. . . . . Arrête , barbare , que fais - tu ? arrête , . . . . reconnois ton amant , . . . . vois ton époux. . . . Padmani détourne les yeux , . . . j'étais à ses pieds. Que devint - elle dans cet instant ? que devins - je moi-même ? . . .

J'e m'éveille comme d'un sommeil profond. Mon amante était à mes côtés , on s'empressait de la rappeler à la vie. Elle ouvrait les yeux. Nous étions au bord du fleuve. Le peuple immense qui nous environnait avait empêché jusqu'alors de transporter Padmani dans la ville. Que ne dis-je pas à mon amante quand elle put

m'entendre ! quels transports ! quelle ivresse !.... quels ravissmens !

A peine mon amante commençait à se reconnaître , que mon père arriva sur les bords de la Gemma. Sa tendresse pour moi & pour Padmani lui faisant craindre que nous n'eussions besoin de secours, il était monté dans un palanquin pour voler sur mes traces aussi-tôt qu'il fut revenu de sa faiblesse : il fit entrer Padmani dans le palanquin , & nous reprîmes le chemin de son palais.



## CHAPITRE CLV.

*La mère de Padmani apprenant que sa fille est arrachée aux flammes , vient à sa rencontre.*

**L**A nouvelle extraordinaire que l'époux de Padmani , cru mort depuis quatre ans , s'était présenté pour ar-



racher son épouse aux horreurs du bûcher, se répandit rapidement dans la ville ; elle pénétra dans le palais de Zoromade , jusqu'aux oreilles de la mère de mon épouse.

Cette dame pleurait un malheur dont ses prières & ses larmes n'avaient pu la garantir. Elle était seule chez elle. Son époux , après avoir épuisé tous les moyens imaginables pour empêcher , ou du moins pour retarder le sacrifice de sa fille , ne voulut pas en être témoin. Il s'était retiré à la campagne aussi-tôt que Padmani , qui entraît dans sa dix-septième année , eut persisté publiquement dans le vœu qu'elle avait fait de mourir , & fixé le jour de son sacrifice. Sa mère montra plus de fermeté dans cette occasion , elle n'abandonna pas sa malheureuse fille.

Aussi-tôt qu'elle fut certaine que les tentatives qu'elle faisait pour retenir

sa fille sur la terre étaient vaines , elle eut le courage de l'exhorter elle-même à montrer une fermeté digne de sa naissance & de l'époux qu'elle pleurait. Lorsqu'elle apprit par mille bouches que , par l'effet d'un véritable prodige , sa fille était rendue à ses embrassemens , elle ne pouvait se persuader que cette nouvelle fût vraie. Où est ma fille , s'écriait cette tendre mère , dont l'excès de la joie égarait la raison , on dit que le ciel me la conserve ? Pourquoi n'est-elle pas dans mes bras ? Que je la voye encore une fois , & je suis satisfaite de mourir après ce bonheur. On lui dit que sa fille avait pris le chemin du palais de mon père. Cette dame se jeta dans un palanquin & se fit porter au palais , où nous arrivâmes en même temps , elle & nous.

C'est encore une scène qu'on ne peut rendre. Mon amante aperçut sa mère , elle se précipita dans ses bras

au moment où elles portaient l'une & l'autre des palanquins. Ces deux dames se tenaient étroitement embrassées. La mère semblait craindre qu'on ne lui ravît une seconde fois sa fille pour la conduire à la mort : elle ne pouvait la quitter. Quel tableau que celui de cette mère ! Les larmes de tendresse qu'elle versait , ses paroles entrecoupées , ses regards animés , ses transports qui renaissaient sans cesse ! Enfin nous arrivâmes dans un fallon où nous passâmes la journée ensemble. Thamar & Zulie nous joignirent , & la conversation devint plus suivie.

---



## CHAPITRE CLVI.

*Ran-Zing donne son consentement  
au mariage d'Ander-Can & de  
Padmani.*

J'ÉTAIS assis auprès de mon amante ,  
mes yeux attachés perpétuellement sur  
les siens. Nous nous levâmes comme  
si nous nous fussions concertés, & nous  
tombâmes tous deux en même temps  
aux genoux de mon père : son cœur  
paternel n'était pas à l'épreuve de cette  
marque de notre soumission. Oui, mes  
enfans, nous dit-il vivement, il est  
juste que je mette le sceau à votre  
bonheur ; vous me ferez aussi chers  
l'un que l'autre , vos droits sur mon  
cœur vont être les mêmes. Alors ,  
prenant ma main pour la présenter  
à Padmani : Permettez , madame ,

continua t-il en s'adressant à la mère de mon épouse , permettez que nos deux enfans soient unis dès aujourd'hui pour leur mutuelle félicité & pour la nôtre.

Padmani leva timidement les yeux sur sa mère pour lui demander son consentement. Oui , ma fille , lui dit cette dame , qui devinait sa pensée , j'approuve votre mariage ; je serais souverainement injuste si je ne consentais pas avec la reconnaissance la plus vive à l'honneur dont le raja daigne nous combler. Padmani alors me présenta sa main en rougissant , je la reçus comme un présent du ciel ; mais cette félicité , à laquelle je touchais , s'enfuit loin de moi lorsque je croyais que rien désormais ne pouvait me la ravir.

On fit partir un courier pour porter à Zoromade la nouvelle de l'événement inespéré qui lui rendoit sa fille , &

toutes choses furent préparées pour avancer le jour où devait se faire la cérémonie de notre mariage.

J'accompagnai le soir Padmani & sa mère jusqu'à leur palais. A mon retour , mon père me témoigna de nouveau la satisfaction qu'il ressentait de me revoir , après avoir si long-temps pleuré ma perte. Nous eûmes une longue conversation au sujet de nos affaires domestiques. Il daigna m'accompagner lorsque je passai dans ma chambre à coucher , & ne me quitta qu'en m'ordonnant de me mettre au lit.

---



## CHAPITRE CLVII.

*Mort de la mère de Padmani.*

**J**E me levai tard le lendemain , & , après avoir été m'informer de la santé de mon père , je me rendis chez Padmani. Les choses étaient bien changées depuis le jour précédent. Je trouvais toute la maison dans les alarmes ; la mère de mon épouse touchait à son dernier moment. L'excès de la joie avait fini ce que l'excès de la tristesse avait commencé. Cette dame avait eu la force de survivre à la mort de sa fille , mais son cœur était fermé pour jamais au sentiment du plaisir ; il ne put s'y faire un passage sans le déchirer entièrement. La révolution se fit pendant la nuit , une attaque d'apoplexie la mit aux portes du tombeau.

J'entrai dans la chambre de cette dame , elle était hors d'état de me parler , ni peut-être même de me connaître ; à peine s'appercevait-on qu'elle respirât. Padmani , fondante en larmes , ne quittait pas le chevet de son lit. J'y passai tout le jour , j'en avais donné avis à mon père , & je ne me retirai qu'à l'entrée de la nuit ; les médecins donnaient alors quelque espérance.

Je ne vis pas mon épouse le jour suivant , je fus accablé de visites tout le matin. Le prince Mahamud , que j'avais vu à Aurengabad quatre ans auparavant , à la cour d'Aureng-Zeb , vint me complimenter sur mon heureux retour. Ce jeune prince avait toutes les graces qui parent un homme ; sa démarche était noble & fière , sa physionomie pleine d'agrément & de majesté. A l'avantage de la figure , il joignait quelques qualités de l'ame ;



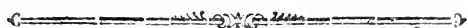
il était libéral , vrai , plein de valeur. Malgré les sujets que j'ai eus de le haïr , j'ai la force de convenir que ses défauts étaient rachetés par de grandes qualités qui les faisaient oublier.

Mon père me présenta le même jour à l'empereur Aureng-Zeb , de qui je reçus les marques les plus flatteuses de distinction. Ce prince me félicita du bonheur que j'avais eu d'arriver à temps pour sauver la vie à mon épouse.

Il était si tard quand je revins de chez l'empereur , que je me contentai ce jour - là d'envoyer demander des nouvelles de la mère de Padmani par un de mes esclaves. Cette dame était dans le même état ; la paralysie commençait cependant à se former.

Les jours suivans , je passai auprès de mon épouse tous les momens dont je pouvais disposer. Son abattement me faisait craindre pour sa vie : elle veillait auprès de sa mère toutes les

nuits. Elle eût à la fin succombé à la fatigue si la maladie de cette dame se fût prolongée plus long-temps ; mais , le septième jour après son accident , elle eut une seconde attaque qui l'emporta dans l'espace de deux heures.



## CHAPITRE CLVIII.

*La mort de la mère de Padmani éloigne le mariage d'Ander-Can.*

**Z**OROMADE , à la nouvelle de ce qu'il appelait la résurrection de sa fille , accourait pour jouir d'un bonheur qui surpassait ses espérances ; il arriva pour être témoin de la mort de son épouse. Les préparatifs qu'on faisait pour mon mariage furent changés en des apprêts de deuil.

Padmani était si vivement touchée de la perte de sa mère , que les motifs

de consolation qu'on s'efforçait de lui donner semblaient aigrir sa douleur. Je la quittais le moins que je pouvais, & le temps où je n'étais pas auprès d'elle, je le passais avec mon père ou chez Thamar & Zulie. Ces deux illustres amis me voyant plongé dans la tristesse, cherchaient à modérer mon chagrin par la peinture qu'ils me faisaient du bonheur dont je devais bientôt jouir. Ils me disaient souvent qu'ils ne restaient à Delhy que pour être témoin de ma félicité ; qu'ils se proposaient ensuite de finir leur carrière dans la vallée de Dinam, comme ils l'avaient promis à Luzein & à Zulmire.

---



## CHAPITRE CLIX.

*Ander-Can raconte ses aventures  
à Padmani.*

LA douleur de Padmani devint enfin plus modérée , & la cérémonie de notre mariage fut arrêtée après les six mois du grand deuil. Pendant cet intervalle nous jouissions du plaisir de nous voir sans contrainte.

Un jour que nous étions ensemble dans son jardin , elle me fit asseoir à ses côtés , sur un banc de verdure , & me demanda , comme en plaisantant , si , dans le cours de mes longs voyages , je n'avais jamais eu de passion pour aucune femme. Je n'avais rien de caché pour elle. La réponse que je devais à sa question me conduisit naturellement à lui faire le détail de

mes aventures. Quand j'en fus à mon esclavage de Bassora , je lui parlai du bonheur que j'avais eu dans cette circonstance , de tomber entre les mains de la généreuse Zama ; je lui peignis les bienfaits dont cette dame m'avait comblé , la reconnaissance tenait le pinceau. Je convins avec franchise que Zama m'avait tendrement aimé , & que si mon cœur eût été libre , j'aurais peut-être partagé sa passion , mais qu'au défaut des sentimens de l'amour , je devais à Zama une gratitude sans bornes.

Padmani voulut connaître plus particulièrement cette personne à qui j'avais des obligations si essentielles : elle me demanda quel était son rang , si j'avais passé long-temps chez elle. Je la satisfis ; je lui dis même que Zama m'avait donné les marques les moins équivoques de son amour , & que , connaissant son extrême sensibilité ,

je ne doutais pas que mon départ ne l'eût vivement affectée. La conversation devint insensiblement plus intéressante. Nous parlâmes de notre amour. Je lui fis mille sermens d'une fidélité inviolable , & nous nous quit tâmes également charmés l'un de l'autre.



## CHAPITRE CLX.

*Un seigneur étranger , nommé  
Mirsa - Mula , arrive à Delhy.  
Il est présenté à Ander - Can &  
à Padmani.*

QUELQUES jours après, arriva dans Delhy un jeune seigneur persan , nommé *Mirsa - Mula*. Il voyageait depuis plusieurs années dans l'Europe & dans l'Asie. Projettant de passer quelque temps à la cour impériale des

Indes , il se fit présenter à l'empereur Aureng - Zeb par l'ambassadeur de Perse , qui l'introduisit ensuite dans les principales maisons de la ville.

La suite de cet étranger n'était pas extrêmement nombreuse ; elle l'était cependant assez pour faire juger que le Persan était d'une condition distinguée ; d'ailleurs , ses manières parlaient hautement en sa faveur. Il fit une visite à Zoromade , & Padmani , qui se trouvait alors avec son père , ne fut pas fâchée de le voir , pour juger par elle-même s'il méritait tout le bien qu'on disait de lui dans la ville depuis son arrivée. Mais elle fut extrêmement surprise lorsqu'elle vit cet étranger rougir plusieurs fois en la regardant ; cependant elle fut très-satisfaite de sa conversation & de sa politesse ; & ne comprenant rien à l'émotion qu'elle avait remarquée dans ce jeune homme , elle l'attribua à sa

grande beauté , dont il avait été frappé sans doute.

J'entrai dans l'appartement de Padmani une heure après le départ de Mirfa-Mula. Elle me fit confidence de la visite que son père venait d'en recevoir , & me témoigna qu'il paraissait être d'un commerce très-agréable.

Cet étranger m'avait été présenté la veille , & j'avais senti , en le voyant , une émotion secrète dont je ne démêlais pas la cause , & qu'il semblait partager avec moi. Il m'avait demandé mon amitié avec tant d'empressement , que je n'avais pu la lui refuser. Il joignait aux graces de la plus jolie figure quelque chose de si noble & de si engageant , qu'il était difficile de le voir sans s'intéresser à lui. Je dis à Padmani que si je pouvais soupçonner son cœur de légèreté , j'aurais un véritable sujet de crainte ,



& que Mirsa-Mula pouvait être un rival capable de donner de la jalousie. Vous êtes injuste , Ander , répondit Padmani , si vous avez le moindre soupçon que je puisse vous manquer de foi : le fond de mon cœur doit vous être connu ; ma mort seule effacera les sentimens que vous m'avez inspirés , s'ils ne subsistent pas au-delà du tombeau. Cependant , pour revenir à ce jeune étranger , je suis surprise que vous ne l'ayez pas vu à Bassora ; il était dans cette ville , à ce qu'il m'a dit , dans le même temps que vous. Je n'ai pas eu de liaison particulière avec Mirsa-Mula , répondis-je , cependant la physionomie ne m'est pas inconnue : je l'ai vu quelque part , mais je ne puis me souvenir de l'endroit où je l'ai rencontré. Il entra dans ce moment plusieurs personnes chez Padmani , & la conversation changea d'objet.

Quelques jours après , on annonça le seigneur persan pendant que j'étais seul avec mon épouse , Zoromade était entré dans un cabinet voisin. Madame, dit-il , en la saluant avec une grace touchante , le prince Ander & Zoromade m'ont fait la faveur de me recevoir au nombre de leurs serviteurs ; j'ose espérer que la marque la plus précieuse qu'ils voudront bien m'en donner sera de me permettre de vous offrir mes hommages pendant le séjour que je me propose de faire dans cette ville. Je lui répondis : Ne doutez pas , seigneur , que je ne fasse le plus grand cas d'un ami tel que vous ; & quoiqu'il soit dangereux de vous avoir pour confident auprès de son amante , je consens cependant à braver ce danger , parce que je compte sur le cœur de madame & sur les loix de l'amitié.

Ce dernier article ne ferait pas un bouclier à toute épreuve , interrompit

à son tour le jeune étranger , madame a des charmes contre lesquels la raison obtiendrait peu d'empire ; mais , hélas ! continua-t-il en soupirant , je ne suis plus le maître de mon cœur , un fatal penchant l'entraîne vers un objet qui me rend le plus infortuné des hommes. Mirsa ne put contenir ses larmes en faisant cette réflexion. Il allait continuer , mais il fut interrompu par l'arrivée de plusieurs personnes.

Lorsque je fus seul avec Padmani , nous résolûmes , de concert , d'engager Mirsa-Mula à nous faire le récit de ses aventures : il avait tant d'avantages du côté du corps & de l'esprit , qu'il nous paraissait difficile qu'il eût été maltraité par l'amour. L'occasion de nous contenter se présenta bientôt.

La première fois qu'il vint chez Padmani , avec laquelle j'étais presque toujours , mon amante le pria avec tant d'instances de nous faire part de

ses malheurs , comme à deux personnes qui s'intéressaient vivement à ce qui le regardait , qu'après s'être fait un peu presser , il contenta notre curiosité à peu-près en ces termes :



## CHAPITRE CLXI.

### *Histoire de Mirsa - Mula.*

**I**L ne paraît pas vraisemblable qu'étant aussi jeune que je le suis , l'amour m'ait déjà fait éprouver ses plus grandes rigueurs ; j'en suis cependant une des plus tristes victimes. En revenant de Constantinople , où j'avais passé quelques mois au commencement de mes voyages , je résolus de voir Lamecque , & de m'embarquer ensuite pour Ormus & pour les Indes. A mon arrivée à Lamecque , j'appris qu'un assez grand nombre de pèlerins devaient partir

incessamment pour Bassora. Je me joignis à cette caravane pour me rendre, soit à Hispahan, par la route de Bagdad, soit dans l'Indostan, par le golfe persique.

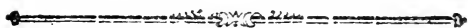
Il y a un an que j'arrivai à Bassora ; je jouissais alors d'une tranquillité d'ame à laquelle succéda bientôt le plus cruel orage ; ma fortune me procurait les moyens de faire aisément des connaissances ; je fus admis dans la meilleure compagnie. Quelqu'un me proposa de me présenter dans une maison dont la maîtresse passait pour une des femmes les plus accomplies de la ville, je la vis, & je la trouvai au-dessus des éloges qu'on lui prodiguait de toutes parts. Elle était veuve depuis peu de temps, & jouissait d'un bien très - considérable. Le prince Ander l'a sans doute connue : elle se nommait Zama. A ce nom je ne pus m'empêcher de rougir ; l'étranger ne

fit pas semblant de s'en appercevoir ;  
& continua son récit.

Il me fut impossible de voir plusieurs fois la bel'e Zama sans ressentir pour elle la plus brûlante ardeur. J'obtins la permission de lui faire ma cour, que je sollicitais avec instance. Mes yeux furent chargés seuls, pendant quelque temps, d'expliquer ma passion, mais je m'aperçus bientôt que leur langage n'était pas entendu, ou du moins qu'on feignait de ne le pas entendre. Je résolus de parler plus clairement. Je puisai dans mon cœur les termes les plus tendres & les plus expressifs pour rendre les sentimens de mon ame, Zama fut insensible. Je connais vos bonnes qualités, Mula, me dit-elle un jour, & je fais cas de votre mérite, mais je ne puis vous accorder que l'estime que tout le monde vous doit ; cherchez à vous guérir d'une passion que je ne parta-

gerai jamais. Ce début ne me rebuta pas ; je me flattais de triompher de la froide Zama par ma persévérance , mais c'était en vain que je me livrais avidement au plus chimérique espoir. Un jour que , seul auprès d'elle , je lui parlais de mon amour avec la vivacité que peut inspirer la présence d'un objet tendrement aimé : Seigneur Mula , me dit cette aimable dame , puisque mon indifférence ne suffit pas pour éteindre votre passion , il faut que j'emploie le dernier remède qui me reste pour vous guérir d'une inutile tendresse. Sachez donc que vous avez un rival que j'aime , que rien au monde ne saurait l'arracher de mon cœur , & que , loin de me plaire par vos assiduités , je vous haïrai bientôt infailliblement , parce que vos soins me privent quelquefois de voir mon amant. Cruelle Zama ! m'écriai-je à ce discours , ce n'était pas assez de

m'apprendre que je ne saurais vous plaire ; deviez - vous porter l'inhumanité jusqu'à me faire savoir vous-même qu'un rival trop fortuné triomphe d'un cœur dont je préférerais la possession au trône de l'univers ? Mais je ne contribuerai pas à vous rendre malheureuse ; je m'exile à jamais de votre présence , aimable Zama , je me priverai de vous voir sans renoncer à mon amour ; tenez - moi compte du sacrifice que je vous fais , & connaissez du moins , par ma soumission à vos ordres , ce qu'était capable de produire la violence de ma passion.



## CHAPITRE CLXII.

*Suite de l'histoire de Mirsa-Mula.*

L'EFFORT que je fis en cette occasion me fut fatal. Je tombai dangereu-



sement malade , les portes de l'éternité s'ouvrirent devant moi ; mais ma jeunesse & la rigueur de ma destinée m'arrachèrent du port que la terre m'offrait dans son sein pour me jeter une seconde fois parmi les hommes. Avec mes forces , je sentis renaître ma passion ; bientôt elle me tyrannisa si fort , que je résolus de me présenter une dernière fois chez mon ingrate maîtresse ; je m'y traînai avec beaucoup de peine : ô Dieu ! je la trouvais dans un état qui déchire encore aujourd'hui mon cœur , elle était en proie au plus violent désespoir ; ses pleurs redoublèrent aussi-tôt qu'elle me vit. Venez , Mirsa-Mula , me dit-elle , venez être témoin de toute l'horreur qui m'environne. L'ingrat qui possède mon cœur , l'ingrat que je vous ai injustement préféré m'abandonne aujourd'hui , l'infidèle fuit ; & , malgré la promesse qu'il m'a faite

de révenir auprès de moi , je fais qu'il trahit ses sermens , & qu'il me laisse en proie à mon désespoir.

Belle Zama , lui répondis-je en me jettant à ses genoux , oubliez pour toujours un monstre de perfidie , indigne des larmes que vous versez pour lui. Mais le puis-je , Mirsa - Mula ? reprit cette amante affligée , je fais tout ce que la raison doit inspirer dans une semblable circonstance , & même ce qu'un juste dépit peut suggérer pour se venger d'un perfide ; mais mon amour l'emporte malgré moi sur le dépit que devoit m'inspirer mon volage amant. Non , non , poursuivit-elle avec transport , non , je ne veux chercher de soulagement à mon malheur que dans la mort que j'implore. Cruel , continua-t-elle avec mille sanglots , je n'oublierai ta perte que lorsque mon dernier soupir aura signalé ma constance & mon amour.

Zama prononçait ces paroles avec tant d'action , que je craignis pour sa vie. J'appellai ses femmes à son secours , & je me retirai dans un état affreux.



## CHAPITRE CLXIII.

*Fin de l'histoire de Mirsa-Mula.*

TÉMOIN des transports de Zama pour mon heureux rival , je voyais assez que jamais je ne viendrais à bout de la faire changer. Cependant je retournai le lendemain chez la maîtresse de mon cœur ; je n'oubliai rien pour mettre le calme dans son âme , je me servis successivement de toutes les armes que le raisonnement peut fournir , mes efforts furent vains. Je vous plains, Mula , me disait cette aimable & malheureuse femme, vous

étiez né pour être heureux : c'est à regret que je contribue à votre infortune , mais je ne suis point maîtresse de songer à autre chose qu'à ma propre disgrâce : abandonnez un projet dans lequel l'univers entier ne saurait réussir ; mon cœur n'est pas en ma disposition , mon perfide amant s'en est rendu le maître , il a emporté avec lui la moitié de mon ame , je l'aimerai jusqu'au tombeau.

Je ne fais pas comment je pus survivre à cette déclaration. Obligé de renoncer au seul espoir de bonheur qui me restait , je me déterminai à m'éloigner de Bassora. Je me rendis chez Zama pour lui faire mes adieux. Que ne puis-je vous répéter tout ce que l'amour & le désespoir me suggérèrent dans ce triste moment ; vous auriez sans doute pitié de l'état où je me trouvai ; la cruelle Zama n'en fut pas émue. Partez , Mirsa-Mula , par-

tez , me dit-elle , je ne peux que vous plaindre , vous estimer & mourir. Ce furent les seules paroles obligantes que j'obtins de cette belle désespérée. Je quittai Bassora dans un si grand désordre , que je suis venu dans cette capitale sans faire presque aucune attention à la route que j'ai prise. Je me flattais d'y trouver des objets propres à faire diversion à mes chagrins ; mon espérance n'a pas été vaine , puisque vous daignez m'admettre dans votre société.



## CHAPITRE CLXIV.

*Réflexions d'Ander - Can & de Padmani à l'occasion de l'histoire de Mirsa - Mula.*

**J**E pris l'intérêt le plus vif au sort malheureux de ce jeune étranger. Je

vous plains , Mirfa - Mula , lui dis-je lorsqu'il eut achevé son récit , & c'est avec d'autant plus de justice , que je suis la cause de vos malheurs. Vous voyez ce rival qui vous était inconnu , c'est moi qui , sans le savoir , vous ai disputé le cœur de Zama. Je ne partage pas sa passion , mais elle m'a comblé de bienfaits , & je lui dois une reconnaissance éternelle.

Barbare Ander ! interrompit l'étranger , en cachant quelques larmes qu'il versait , avez-vous le cœur assez dur pour n'être pas touché de l'état dans lequel vous avez réduit l'infortunée Zama ? Savez - vous qu'elle est prête à succomber sous le poids de son désespoir ? Je vous demande mille fois pardon , madame , continua Mirfa en s'interrompant , je n'ai pas été le maître des premiers mouvemens de mon ame ; vos charmes excusent le procédé du prince Ander : cependant  
je

je ne saurais m'empêcher de me plaindre d'un rival qui, non-seulement m'a enlevé le cœur de ma maîtresse, mais que je vois sur le point de lui coûter la vie.



## CHAPITRE CLXV.

*Comme on n'aime pas en France.*

**J**E ne condamne point vos sentimens, Mirsa, lui dis je alors ; mais que puis-je faire pour votre bonheur ? Si mon cœur se rendait à la constance de Zama, seriez-vous plus heureux ? Elle vous bannirait pour jamais de sa présence, & vous auriez la douleur de la favoir dans les bras d'un rival. Plût au ciel, s'écria l'étranger, que je fusse réduit à cette extrémité ! J'aime Zama pour elle seule ; & quand je devrais périr mille fois, je mourrais content

si je savais que son bonheur fût affermi.

Je crois, répondit Padmani, qu'un véritable amant préfère en effet le bonheur de la personne aimée au sien même : vous pensez d'une manière bien délicate, seigneur ; mais n'allez pas, je vous en conjure, inspirer au prince Ander des sentimens contraires à ma tendresse. Ne craignez rien, madame, repris-je à mon tour, en souriant, j'ai des obligations infinies à Zama, elles seront éternellement présentes à mes yeux ; j'aime Mirsa-Mula, mais mon cœur appartient à Padmani, & je fais serment de l'aimer pendant toute ma vie. Cette conversation, qui m'embarrassait, ne fut pas poussée plus loin.

Cependant Padmani commençait à appréhender que ce jeune étranger, auquel elle faisait tant d'accueil, ne m'inspirât des sentimens pour



Zama contraires à ceux que je lui juraux tous les jours à elle-même ; je m'apperçus des craintes de mon amante , & , pour les calmer , je devins encore plus assidu auprès d'elle. J'étais bien aise de prouver en même-temps à Mirsa-Mula , par ma conduite , qu'on me parlerait inutilement dans la suite de mes anciennes liaisons avec la belle Zama.



## CHAPITRE CLXVI.

*Padmani enlevée par le sultan  
Mahamud.*

Nous allions souvent prendre le frais sous une avenue solitaire qui régnait au bord du fleuve , à quelque distance de la ville. Un jour nous fûmes attaqués brusquement par douze hommes masqués , parmi lesquels je

reconnus le sultan Mahamud , malgré son déguisement. Notre petite société n'était composée que de Padmani , Zulie , Mirsa-Mula , Thamar & moi. La résistance fut inutile, Padmani fut enlevée sous mes yeux ; un des ravisseurs la fit monter avec lui sur son cheval , & tous ensemble prirent la fuite si promptement , que j'eus à peine le temps de me reconnaître.

Thamar , sans s'arrêter à me consoler , me promit en peu de mots qu'il ne tarderait pas à découvrir le lieu dans lequel le sultan conduisait mon épouse , & , sans attendre ma réponse , il courut à la ville pour y monter à cheval.

Je revins tristement au palais du raja mon père , résolu d'arracher la vie au sultan Mahamud , ou de perdre la mienne par ses mains. Je fis à mon père le détail de cet événement. Il sentit cet affront aussi vivement qu'il

méritait de l'être , & ne balança pas d'en porter ses plaintes sur-le-champ à l'empereur. Je l'accompagnai au château , Aureng-Zeb me promit que je serais satisfait.

Cependant la malheureuse Padmani avait été mise sur un cheval , devant un homme robuste qui la serrait entre ses bras , & qui l'entraînait rapidement , malgré les cris qu'elle jetait , & les efforts qu'elle faisait pour lui échapper. La nuit , qui survint , acheva de la décourager. L'horreur qu'elle ressentait contre l'auteur de son enlèvement , qui ne lui était pas inconnu , la détermina à se donner la mort dans le cas où elle ne pourrait échapper de ses mains.

Vers le milieu de la nuit , les ravisseurs s'arrêtèrent dans une forêt ; un d'entre eux présenta des fruits à Padmani. Elle les refusa d'abord ; mais faisant réflexion que , malgré la pré-

caution qu'on prenait de la conduire par des routes détournées, il était probable que je découvrirais bientôt les traces de ceux qui lui faisaient un outrage si sanglant, elle crut devoir conserver une vie qui m'était précieuse. Dans cette vue, elle prit quelques alimens pour réparer ses forces. On la remit à cheval une heure après, &, durant toute la nuit, elle traversa des pays qui lui paraissaient inhabités. Au point du jour, elle apperçut un magnifique château dans lequel on la fit entrer. Deux hommes la portèrent dans un appartement richement décoré, & se retirèrent. Elle y était à peine depuis une heure, que trois femmes apportèrent devant elle une table qui fut, un instant après, couverte des mets les plus exquis. Padmani ne faisait aucune attention à ce qui se passait autour d'elle. Les femmes qui la servaient paraissaient touchées de

son sort. Elles parlaient à mon épouse dans une langue qui lui était étrangère ; elles lui baïsaient les mains & la pressaient de manger avec tant d'affection & des signes si expressifs , que , pour les contenter , Padmani prit un peu de nourriture. Ces mêmes femmes continuèrent de la servir pendant tout le temps qu'elle passa dans ce château.

Trois jours s'étaient écoulés depuis que mon épouse était prisonnière ; elle ne s'était point couchée depuis cette époque , elle passait les nuits entières à se promener dans son appartement , & ne prenait du repos que pendant le jour , assise dans un fauteuil.

Elle était dans cette attitude lorsqu'elle vit devant elle le sultan Mahmud. Ce prince , aux genoux de Padmani , ne proférait pas une parole , l'embarras & la confusion paraissaient empreints sur son visage. Mon épouse

fut d'abord effrayée ; mais la présence du péril soutenant son courage : Qu'attendez-vous de moi par l'infamie de vos procédés, lui dit-elle ? Des actions déshonorantes font-elles le chemin par lequel vous espérez d'arriver au cœur de Padmani ? Osez-vous bien paraître à mes yeux ? Le ton dont elle prononça ces paroles déconcerta l'audacieux sultan ; il était toujours aux pieds de mon amante. Incertain , tremblant , il cherchait à se défendre par quelque mauvaise excuse. Mais quand il voulut lever les yeux sur elle , un coup-d'œil que lui lança cette aimable prisonnière le remplit de respect & de crainte ; il s'avoua coupable , & rejeta son crime sur la violence de sa passion.

Quoi ! c'est à moi , c'est à Padmani , répondit mon épouse avec un sourire fier & méprisant , que le sultan Mahamud ose tenir des propos injurieux !

Vous parlez d'amour , & c'est en manquant à tous les égards que vous devez à mon sexe & à ma naissance que vous me prouvez cette ardeur si vive ! Si j'ai le malheur de vous être chère , rendez-moi la liberté , chargez-vous de me ramener sur-le-champ , vous-même , dans le sein de ma famille : le pardon que vous sollicitez ; je vous le promets à ce prix ; faites voir à tout l'empire que si la passion vous a pu précipiter dans le crime ; vous êtes capable de remords & d'un retour à la vertu. Le prince n'osa faire aucune réponse. Confus , désespéré ; il sortit de l'appartement de Padmani la rage dans le cœur.





## CHAPITRE CLXVII.

*Thamar découvre les traces des ravisseurs. Ander ramène son amante à Delhy.*

**L**ES recherches de Thamar avaient été couronnées d'un heureux succès. Après avoir tenu, pendant quelques heures, une route incertaine, il avait enfin découvert la trace des ravisseurs, & les avait joints dans la forêt pendant qu'ils ne songeaient qu'à se rafraîchir. Dès-lors il ne les perdit de vue que lorsqu'ils entrèrent dans le château de Banar.

Dès que cette nouvelle me fut parvenue, mon père se fit expédier un ordre impérial qui l'autorisait à retirer Padmani du château dans lequel elle était enfermée. Muni de cette pièce



essentielle , je me chargeai moi-même de cette expédition. Je partis sur-le-champ , accompagné de Thamar & de deux cents cavaliers bien montés. Nous investîmes le château de Banar le quatrième jour de la détention de mon amante.

Le concierge fut sommé , au nom de l'empereur , de remettre entre mes mains la jeune dame qu'on y retenait prisonnière. Mahamud , qui ne s'attendait pas à être si promptement découvert , n'avait pas mis le château en état de défense , il y était lui douzième. Regardant toute résistance comme inutile , il prit le parti d'obéir. Padmani fut conduite dans ma tente par le concierge. Le sultan ne se montra point , & je n'avais aucun intérêt à le voir dans ce moment.

Je conduisis en triomphe mon amante à Delhy , dans la maison de son père. Le sultan Mahamud , qui

parut le lendemain à la cour, désavoua la part qu'il avait dans cette aventure. Je dissimulai moi-même, en attendant de trouver une occasion de me venger.



## CHAPITRE CLXVIII.

*Ander - Can reçoit une lettre de Zama. Appréhension de Padmani.*

QUELQUES jours après le retour de Padmani, je reçus un paquet de Bassora, qu'on me remit dans l'appartement de mon amante; je l'ouvris en sa présence, & je lus le billet suivant :

« Est-il donc vrai, Ander, que tu  
 » m'abandonnes sans retour ? Une  
 » autre possède un cœur qui m'appartient à tant de titres ! Perfide ! ne  
 » crois pas jouir du fruit de ta lâche  
 » trahison, crains la fureur d'une

» femme outragée , & tremble en  
 » songeant aux excès que l'amour au  
 » désespoir est capable d'inspirer à  
 » Zama ».

La lecture de ce billet fit frémir mon amante. O ciel ! s'écria-t-elle , à quels malheurs sommes-nous donc réservés ! Calmez vos craintes , répondis-je , les impuissantes menaces de Zama n'ont rien qui puisse m'intimider : laissons la douleur de cette dame s'exhaler en plaintes vaines , & songeons à presser le moment de notre union. Le jeune persan fut annoncé lorsque j'achevai ces mots. Vous arrivez fort à propos , lui dis-je ; on vient de me remettre une lettre de Zama : la voilà , vous pouvez la lire. Mirsa-Mula la parcourut avec étonnement. Je vous avoue , nous dit-il ensuite , que le style de cette dame me surprend ; je ne l'aurais pas cru capable d'un emportement pareil ;

mais tel est le caractère d'un amour violent , il n'est pas rare de le voir se changer en fureur ; le mépris & l'inconstance sont des crimes qu'une amante pardonne rarement.

J'en conviens, répondis-je ; mais que peut contre moi l'impuissant courroux de Zama ? Je vais m'unir à l'objet de mes vœux , redouterai-je une femme dont je suis séparé par un espace de plus de mille lieues ? Sa colère ne saurait produire qu'un frivole éclat. Ne vous y trompez pas, seigneur , reprit l'étranger , la vengeance est douce , sur-tout quand l'amour en est le principe. Puisque cette dame n'a pas cessé de vous aimer , elle est capable d'exécuter les choses les plus extraordinaires ;..... vous devez craindre sa fureur en méprisant sa tendresse.

Vous me faites trembler , Mirsa-Mula , interrompit Padmani : cette

dame serait-elle capable de se porter à des extrémités ? . . . . . La chose se peut , madame , soyez-en vous-même un exemple. Que feriez vous si une rivale vous enlevait pour toujours l'objet de votre tendresse ? Je connais le cœur de Zama , je fais par une funeste expérience quelle est la violence de sa passion pour le prince Ander. . . . . Oui, vous ferez sagement l'un & l'autre de vous mettre à couvert des effets de sa fureur.

Je les préviendrai , répondis-je , par la promptitude de notre mariage , qui nous garantira des traits lancés par une si dangereuse ennemie.

---



## CHAPITRE CLXIX.

*Padmani reçoit un Billet anonyme.*

MON mariage devait être célébré dans six jours , & mon père faisait des préparatifs pour rendre cette cérémonie éclatante. La veille du jour où je devais être heureux , Padmani reçut un billet anonyme conçu en ces termes :

« Padmani , tu vas me réduire au  
» plus affreux désespoir ; crains tout  
» de ma fureur en te livrant à tout  
» ton amour ».

Mon amante frémit en lisant ce billet ; elle ne douta pas qu'il ne vînt de la dame de Bassora. Mais comment Zama avait-elle été informée du moment précis de notre mariage ? Cette dame était peut-être cachée dans

Delhy. Mirfa-Mula n'était-il point un émissaire envoyé de sa part ? Cette idée augmentait ses alarmes. Je la trouvai dans la plus fâcheuse perplexité lorsque j'entrai chez elle. Voyez , mon cher Ander , me dit-elle en me remettant le billet , voyez ce que nous avons à redouter d'une amante méprisée. Il n'en faut plus douter , ma rivale est dans cette ville , je la vois prête à se venger. O Dieu ! préserve mon amant du malheur qui le menace.

Vos craintes sont précipitées , madame ; le billet est de Zama , je reconnois parfaitement l'écriture de cette dame , mais il n'en faut pas conclure qu'elle soit à Delhy. Ce billet n'est pas daté , il peut être écrit depuis long-temps , & vous avoir été rendu plus tard que Zama ne l'aurait souhaité ; d'ailleurs , qu'avez-vous à redouter de sa jalousie ? Pour moi ,

accompagné sans cesse d'une foule d'amis & de serviteurs , je suis à l'abri d'un assassinat , quand même je pourrais soupçonner Zama d'être capable d'une action si lâche. Belle Padmani , reprenez votre tranquillité.

Ces assurances calmèrent les funestes pressentimens qui s'élevaient dans l'ame de mon amante , elle se rendit à mes raisons , & nous attendîmes avec impatience le jour heureux où nos destinées devaient être unies à jamais.

Mirfa-Mula vint passer la soirée avec nous ; on lisait malgré lui dans ses yeux le trouble qui l'agitait ; je tâchais vainement de lui persuader que mon mariage pouvait contribuer à son bonheur , mes raisonnemens ne diminuaient pas le noir chagrin dont il paraissait dévoré.







## CHAPITRE CLXX.

*Ander-Can est obligé de se battre  
en duel avec Mirsa-Mula. Suite  
du combat.*

**E**NFIN le jour de mon mariage arriva. Je m'habillais lorsque Mirsa-Mula se présenta dans mon appartement. Mon ami , me dit-il en m'abordant , voilà des lettres de Baf-fora que je dois vous communiquer sur-le-champ. Je le fis entrer dans mon cabinet. Vous connaissez , me dit-il alors , l'amour dont je brûle pour l'infortunée Zama , vous savez que j'ai sacrifié pour elle mon repos & mes plaisirs , je n'ai plus à lui sacrifier que ma vie : prenez & lisez. Je lus la lettre suivante :

« Je fais , Mirsa - Mula , que vous

» êtes à Deilhy , & que vous y voyez  
 » Ander - Can. Peut-être vous a-t-il  
 » fait le récit de son lâche procédé  
 » envers moi. Il doit épouser incessamment une femme qu'il me préfère , je vous ordonne de me venger de ce perfide. Malheureuse que je suis ! Je l'ai arraché du sein de la misère , je l'ai comblé de biens , son existence même est un de mes bienfaits ; c'est un serpent que j'ai réchauffé dans mes bras. Percez le cœur de ce monstre , vous obtiendrez le mien à ce prix : je vous demande sa tête pour preuve de votre amour pour l'infortunée Zama ».

Vous voyez , seigneur , me dit Mirsa-Mula , que je ne saurais balancer sur le parti que j'ai à prendre , vous devez m'arracher la vie ou perdre la vôtre de ma main.

Padmani & l'honneur me sont éga-

lement chers , lui répondis-je ; cependant je dois posséder aujourd'hui l'objet de ma tendresse , souffrez que nous remettions notre combat à demain.

C'est être beaucoup plus amoureux que brave , répartit fièrement Mirsa-Mula , & je serais tenté de croire que l'honneur ne vous est pas aussi précieux que vous le dites. C'en est trop , m'écriai-je , vous verrez bientôt qu'on ne m'insulte pas impunément.

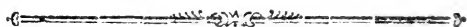
Un de mes esclaves , qui m'était fort affectionné , avait remarqué dans les yeux de Mula , pendant qu'il me parlait , une agitation extraordinaire. Prêtant l'oreille avec attention , il entendit une partie des choses que ce persan me disait dans mon cabinet. Cet homme nous suivit de loin jusqu'aux portes de Delhy , & dès qu'il nous eut vu prendre le chemin de la rivière , il courut chez Padmani qu'il trouva à sa toilette. Au récit de l'es-

clavé , elle abandonne tout , se jette dans une voiture , & , accompagnée de deux de ses femmes , elle vole à l'endroit qu'on lui avait indiqué. Elle nous apperçut au bas d'un petit vallon. Descendre de voiture & courir à nous fut l'affaire d'un instant. Son dessein était de nous désarmer en se jettant entre nous deux. La vue de mon amante me troubla , & Mula , qui pénétrait son intention , se précipita sur moi avec tant de rage , qu'il me plongea son épée dans le corps jusqu'à la garde.

En recevant ce coup , je tombai aux pieds de Padmani baigné dans mon sang. Le désespoir de mon épouse l'emporta dans ce moment sur sa faiblesse ; elle ramassa mon épée , & s'avancant vers Mirsa-Mula : Barbare , il te faut encore une victime , je te l'offre ; rejoins par ma mort deux amans que tu viens de séparer. Mirsa

reculant quelques pas : Vous avez raison , madame , répondit-il , il faut encore une victime , mais c'est pour appaiser les manes d'Ander. Je suis cette victime , madame , c'est à moi , c'est à la malheureuse Zama à se punir de s'être trop vengée. Reconnaissez cette femme infortunée aux funestes effets de son amour. Je suis Zama , je viens d'arracher la vie à mon amant dans le barbare transport de ma rage. O Ander ! prince trop chéri & si digne de l'être ! c'est moi qui t'assassine aujourd'hui ; voilà la preuve que ma main t'a donnée de cette flamme immortelle dont je devais brûler pour toi , cher amant : mais osai-je bien encore prononcer ce nom sacré ? . . . du moins je ne te survivrai pas , je vais te venger moi-même. Si l'on frémit au récit de mon crime , des sentimens de pitié se mêleront à ceux de la haine , en me détestant on plaindra mon sort

malheureux. En finissant ces mots, elle se perça de son épée & tomba sans sentiment à côté de moi. Padmani allait suivre l'exemple de Zama si ses femmes n'avaient arraché de ses mains le fer qu'elle tournait contre son sein. On la porta dans sa voiture, & on la ramena chez elle.



## CHAPITRE CLXXI.

*Ander, blessé dangereusement, est transporté en secret, par ordre de son père, dans une maison écartée.*

LORSQUE je repris mes sens, je fus surpris de me trouver dans une maison inconnue. Je demandai des nouvelles de Padmani, personne ne fut m'en donner ; je m'informai du lieu où j'étais, je ne fus pas mieux éclairci ;  
je

je vis mettre un appareil sur ma plaie sans rien dire : je ne fais ce que je devins pendant la nuit ; & les seules paroles que j'entendis prononcer le lendemain furent l'assurance donnée par le chirurgien , en levant le premier appareil de ma blessure , qu'elle n'était pas mortelle. Je ne vis personne de ma connaissance ce jour-là ; mais le lendemain mon père vint dans ma chambre. Me voyant un peu mieux , il m'apprit que mon combat faisait la plus forte sensation à la cour , mes ennemis l'avaient rapporté à l'empereur avec des circonstances qui m'étaient défavantageuses , & ce prince voulait m'abandonner à la rigueur des loix.

Mon père ne me cacha pas que le sultan Mahamud était le moteur secret de la persécution qu'on me préparait ; il ne pensait pas que je fusse en sûreté à Brampour : Vous n'y seriez pas long-

temps caché, me dit-il; & si l'empereur vous ordonnait de venir lui rendre compte de votre conduite, vous ne sauriez lui défobéir sans m'attirer une guerre que j'ai des raisons pour éviter. Lorsque votre santé sera un peu rétablie, allez passer quelque temps en Perse, votre exil ne sera pas long, je vous rappellerai dès que votre affaire sera assoupie, & que vous pourrez vous montrer sans danger.



## CHAPITRE CLXXII.

*Ander fait avertir Thamar du lieu de sa retraite. Suite du combat.*

**M**ON père laissa auprès de moi des esclaves dont la fidélité lui était connue. J'envoyai l'un d'eux chez Thamar, avec ordre de l'amener auprès de moi.



Thamar , qui croyait , avec toute la ville , que j'avais péri dans le combat , apprit le contraire avec la joie la plus vive. Son épouse , l'aimable Zulie , qui passait les jours entiers auprès de Padmani , fut chargée d'informer mon amante de la bonne nouvelle qu'il venait de recevoir , & , sur-le-champ , il se rendit dans le lieu où j'étais caché. J'appris de lui plusieurs particularités concernant mon affaire , dont mon père ne m'avait pas informé. Mirsa-Mula , blessé à mort , avait été transporté chez l'ambassadeur de Perse , & ne donnait aucun espoir de guérison. Le sultan Mahamud , que la rivalité rendait mon ennemi , publiait que Padmani était la cause de ce combat , & l'empereur en paraissait si persuadé , qu'il avait fait défense à cette dame de sortir de chez elle jusqu'à nouvel ordre.

Le sultan Mahamud prévoyait que

les suites de mon affaire me forceraient à m'éloigner pour long-temps de la capitale des Indes. Il se flattait que de cette circonstance naîtrait en sa faveur quelque instant favorable pour faire agréer à Padmani le don de son cœur & de sa main. La conduite de ce prince étant réglée par sa passion , il ne négligea rien pour me faire paroître coupable aux yeux de l'empereur. C'est aux intrigues de ce jeune prince que nous dûmes, mon père & moi , les mauvais traitemens dont Aureng-Zeb n'eut pas honte de payer les services que mon père lui avait rendus. Faut-il que l'ingratitude soit si souvent le partage de la grandeur.

Aureng-Zeb , à son avènement à l'empire , avait renouvelé l'édit de son grand-père Ichan-Guir , qui défendait , sous peine de mort , de se battre en duel sans en avoir obtenu

la permission expresse de l'empereur. Ce prince sanguinaire , qui venait de faire périr ses deux frères sous les prétextes les plus frivoles & les plus odieux , & qui retenait alors son père dans une dure captivité , n'aurait pas épargné le fils de son ami lorsqu'il s'agissait de faire valoir son autorité. Thamar , par ces réflexions , cherchait à me persuader que mon père avait raison de me conseiller de rester exactement caché jusqu'au rétablissement de ma santé , & de m'éloigner alors d'une ville dans laquelle ma liberté & ma vie n'étaient pas en sûreté.

Je regardais les craintes de mon père & de Thamar comme exagérées. Pourquoi , disais-je à Thamar , ne me présenterais-je pas avec confiance devant l'empereur , si je suis sommé d'y comparaître ? Les loix qu'il a faites , ou que ses prédécesseurs ont publiées avant lui , peuvent-elles obliger un

prince souverain , vassal de l'empire ; à la vérité , mais qui peut soutenir ses droits à la tête d'une armée formidable ?

Je parlais en jeune homme qui n'avait pas fait la dernière guerre. Mon ami , témoin de mon erreur , & qui m'aimait assez pour ne me flatter jamais , me répondit que mon père n'était pas , dans le moment , en état de résister au Mogol. Vos meilleurs guerriers , ajoutait ce vertueux ami , sont presque tous périés dans les combats donnés en faveur d'Aureng-Zeb par le raja votre père , le royaume de Brampour est épuisé , il ne peut reprendre des forces qu'à la faveur d'une longue paix : Aureng-Zeb , qui ne l'ignore pas , & dont la politique est de soumettre à son sceptre tous les rajas indiens , ne cherchera qu'un prétexte pour déclarer la guerre à votre père. En vain , comptant sur les services

rendus à l'empereur , vous en attendriez quelque reconnaissance , cette vertu n'est pas connue des princes mogols. L'ingratitude est héréditaire sur le trône de Thimur-Lenk ; les empereurs comblent de caresses les rajas indiens lorsqu'ils ont besoin de leurs bras pour réussir dans leurs desseins , ils les négligent dans la suite , & souvent ils finissent par les mépriser quand ils peuvent se passer d'eux. Conformez-vous , mon cher Ander , à votre malheureuse fortune , & suivez aveuglément les avis du raja votre père ; il se charge de votre réconciliation avec l'empereur , le soin de votre honneur & les intérêts de votre fortune ne sauraient être placés dans de meilleures mains ; je ne vous abandonnerai pas dans votre exil. J'avais promis à Zulie de la ramener incessamment dans la vallée de Dinam , je la ferai consentir à renvoyer ce voyage

à un autre temps , à moins qu'au lieu de vous retirer en Perle , vous ne préféreriez le séjour de cette charmante vallée , où votre retour serait célébré par les applaudissemens de toute la colonie.



## CHAPITRE CLXXIII.

*Ander charge Thamar de prévenir Padmani de son état. Ils concertent ensemble de se retirer à Dinam , le raja Rang-Zing y consent.*

LORSQUE Thamar fut obligé de me quitter , je le priai de rendre compte à Padmani de l'état dans lequel il me laissait ; je n'avais pas assez de force pour écrire , j'étais cependant beaucoup mieux.

Je ne vis pas Thamar le lendemain.

Mon père , qui passa la plus grande partie du jour auprès de moi , me répéta presque tout ce que mon ami m'avait dit la veille ; il affectait une grande modération , à travers de laquelle je voyais cependant qu'il était vivement piqué du peu de considération qu'Aureng-Zeb lui témoignait depuis qu'il jouissait paisiblement du trône de l'Indostan , qu'il lui devait en grande partie. Mon père m'assura plusieurs fois que s'il n'avait pas perdu ses plus braves rajpoutes dans la dernière guerre , non-seulement il me soutiendrait hautement par ses armes , mais qu'il tirerait une vengeance éclatante de l'affront que m'avait fait le sultan Mahamud en m'enlevant mon épouse.

Quand je revis Thamar , il avait fait part à Padmani du projet proposé , de passer quelque temps dans la vallée de Dinam , tandis que mon père , qui

paraîtrait n'être pas instruit de ma fuite , ferait ma paix avec Aureng-Zeb. Cet arrangement plut à Padmani ; mais cette tendre amante ne voulant pas être exposée désormais aux tourmens qu'elle avait ressentis pendant ma dernière absence , résolut de s'expatrier elle-même , & de m'accompagner dans ma fuite. Ce secret ne fut confié qu'à Thamar & à Zulie , Padmani me pria même de n'en pas parler à mon père , dans la crainte qu'il ne mît quelque obstacle à la réussite de ce projet. Nous devions nous marier le jour de notre départ , & nous abandonner ensuite à la conduite du ciel.

Ma santé se rétablissait tous les jours , & mon père pressoit mon départ. Raisonnant avec Thamar , dans mon appartement , sur le lieu dans lequel je devais chercher un asyle , mon ami lui fit observer que la cour



de Perse n'était pas pour moi une retraite assurée , à cause des liaisons intimes qui subsistaient entre le sopher & le grand mogul. Le résultat de cette conférence fut que je me retirerais dans la vallée de Dinam , qui n'était pas , à beaucoup près , aussi éloignée de Delhy qu'Ispaham , & que nous laisserions auprès de mon père deux esclaves de Thamar qui connaissent parfaitement les avenues de cette solitude. Ces esclaves devaient être chargés de m'avertir lorsqu'il serait temps de reparaître à la cour.

Toutes choses ainsi concertées , mon père fixa le jour de mon départ ; Thamar & Padmani firent aussi des préparatifs de leur côté.

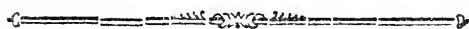
Le secret de ma convalescence était si bien gardé , que rien de ce qui me regardait ne transpirait au-dehors. Personne ne doutait de ma mort à la cour & à la ville , l'empereur en

était persuadé, ou feignait de l'être. Cette opinion générale, en trompant les surveillans de Padmani, lui procura la facilité d'exécuter un projet dont elle n'avait pas calculé les obstacles.

J'ai dit que, pendant les premiers jours qui suivirent mon combat avec Mirsa-Mula, Padmani était prisonnière dans son propre palais par ordre de l'empereur; le sultan Mahamud était l'auteur de cette violence. Ce prince me croyant mort, se laissa d'être inutilement cruel, il aimait mon amante avec emportement; il crut donc se faire un mérite auprès d'elle en lui rendant sa liberté.

Mahamud profitant des privilèges que lui donnait sa naissance, voyait Padmani aussi souvent qu'il le voulait. Mon amante, qui redoutait ce prince, souffrait ses assiduités sans en paraître offensée; cependant elle profitait du

peu d'attention que l'on faisait à ses démarches pour se procurer secrettement des habits d'homme pour elle & pour deux de ses femmes qui devaient l'accompagner. Ces habits furent déposés chez Thamar, dont Padmani voyait tous les jours l'épouse. Enfin le jour du départ arriva.



## CHAPITRE CLXXIV.

*Ander, Thamar, Padmani & Zulie partent pour la vallée de Dinam.*

MON père me quitta ce jour-là d'assez bonne heure ; il voulait se montrer à la cour pour ne donner aucune prise sur sa conduite. Padmani, accompagnée de deux de ses femmes, de Zulie & d'une femme de Zulie, vint se promener, au coucher du soleil, sous l'avenue solitaire dans laquelle nous

avons pris le frais quelquefois ensemble à la même heure. Thamar joignit ces dames à la nuit tombante, & les accompagna chez moi. Tout était préparé d'avance. Les dames changèrent d'habits; elles montèrent ensuite dans une grande voiture. On exigea de moi que je m'y enfermassé avec elles, je n'étais pas en effet assez bien rétabli pour faire à cheval un long voyage sans danger. Thamar m'accompagnait à cheval avec douze hommes bien armés & montés comme lui.

Nous marchâmes pendant quatre heures jusqu'à Mata. Padmani fit arrêter en ce village, le premier que nous rencontrions, pour faire la cérémonie de notre mariage. Je représentai en vain qu'en séjournant dans un endroit si peu éloigné de Delhy, nous donnions à nos ennemis le temps de nous joindre, si notre fuite venait à être soupçonnée dans la capitale: mon

âmente fut inébranlable dans sa résolution ; elle me dit ce que je savais assez , que sa vertu & sa réputation lui tenaient mille fois plus à cœur que son existence ; qu'elle était déterminée à sacrifier sa vie pour me suivre , mais qu'elle ne voulait fuir qu'avec son époux.

C'était deux heures après minuit. Nous entrâmes dans une petite pagode , à l'extrémité du village. Le brame qui la desservait voulut bien se lever à ma prière. Dans ce temple champêtre , en présence d'un petit nombre de témoins , je donnai ma foi à Padmani , & je reçus la sienne.

Nous quittâmes le village de Mata au point du jour , & , malgré l'excessive chaleur , on marcha pendant vingt-quatre heures sans s'arrêter dans aucun endroit habité. On fit halte le surlendemain dans une vaste forêt qui sert de limites aux royaumes de Delhy

& d'Agra. Alors nous abandonnâmes la route ordinaire , & , descendant vers l'occident , nous parvinmes , en quatre jours de marche , aux environs du Padder , résolus de ne plus quitter les rives de ce fleuve jusqu'à son embouchure dans le golphe de l'Indus.



## CHAPITRE CLXXV.

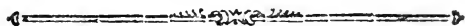
*Les voyageurs sont poursuivis par ordre de l'empereur Aureng-Zeb , & atteints au bord du Padder.*

N O T R E petite troupe suivait la même direction depuis cinq jours. Déjà nous étions sortis du royaume d'Ozmir , pays fertile en grains & en pâturages. Nous avançons dans la province de Jeselmere lorsque mes compagnons apperçurent , sur les neuf heures du matin , un tourbillon de poussière qui

paraissait s'élever du côté de l'orient ; & qui grossissait incessamment. J'étais dans la voiture avec les dames. Thamar , qui ne voulait pas me faire part de ses craintes en leur présence , parce qu'il était également inutile & dangereux de les inquiéter d'avance , me pria de sortir de la voiture pour quelques instans. J'étais à peine à cheval , que nous distinguâmes clairement une troupe nombreuse de cavalerie qui tenait la même route que nous. Je ne doutai pas que nous ne fussions poursuivis. Cependant le péril ne me parut pas inévitable ; nous crûmes appercevoir que ces cavaliers suivaient l'autre rive de la rivière , qui n'était pas guéable ; en conséquence , je jugeai que , pendant le temps qu'il leur faudrait pour se procurer des bateaux , ce qui ne pouvait pas s'exécuter promptement dans l'endroit inhabité où nous étions , il nous était possible de nous

éloigner de manière à n'être pas aisément rejoints.

Il ne nous restait que vingt lieues à faire pour traverser l'Indus sous les murs de Tata. Une fois au-delà du fleuve, on s'enfonçait dans les montagnes & les déserts, & l'on ne pouvait plus contrarier notre route jusqu'à la vallée de Dinam.



## CHAPITRE CLXXVI.

*Combat inutile. Enlèvement des dames.*

CE n'était pas le temps de délibérer. Les dames furent averties sur-le-champ du danger que nous courions. Elles abandonnèrent leur voiture; les habits d'hommes qu'elles portaient leur donnèrent la facilité de monter à cheval; on se servit de ceux que portaient



nos équipages , qu'il fallut abandonner au bord de la rivière. Nos apprêts étaient faits. On se disposait à quitter le Padder & à s'éloigner à toute bride lorsque Thamar s'aperçut le premier que nous étions dans l'erreur , en supposant les Mogols à la gauche du fleuve. Partagés en deux bandes , ils couraient sur les deux rives.

La fuite devint impraticable. Les ennemis paraissaient encore éloignés de nous de cinq milles. Nous fîmes à la hâte un mauvais retranchement sur les bords du Padder avec de la terre, des pierres , des arbres que le courant avait déposé sur le rivage , ensuite nous nous préparâmes au combat.

Il était temps d'y penser. Nous fûmes investis par deux cents cinquante Mogols , sans compter un pareil nombre en bataille sur l'autre rive du fleuve , qui ne pouvaient pas manquer de tomber bientôt sur nos

bras. Nous étions en tout dix-neuf hommes & cinq femmes. Malgré l'inégalité des forces, nous ne lâifâmes pas de nous défendre avec autant d'opiniâtreté que si la réfistance avait pu nous produire quelque avantage ; mais les cavaliers mogols qui voltigeaient de l'autre côté du fleuve, s'étant procuré des bateaux, entrèrent par la rivière dans notre petit fort : il fallut céder, & ils nous défarmèrent. L'officier qui commandait le détachement nous signifia alors que nous pouvions continuer notre marche qu'il n'avait pas ordre de troubler, & que fa commiffion fe réduifait à ramener à Delhy les dames que nous avions enlevées, ou qui nous avaient fuivis volontairement fans l'aveu de leurs parens & de la cour.

Je mis inutilement tout en ufage pour engager l'officier mogol à nous laiffer fuir avec nos époufes ; j'ob-

servai en vain , à cet égard , que les habits d'homme qui servaient à les déguiser l'autorisaient à dire à Delhy qu'il ne les avait pas rencontrées , & , dans ce cas , je lui offrais non-seulement tout l'or que j'avais avec moi , mais je lui promettais une récompense assez considérable pour le mettre en état de n'avoir plus besoin de servir l'empereur. Mes offres ne le tentèrent pas. Je me réduisis à le supplier de nous permettre d'accompagner nos épouses jusqu'à Delhy , nous n'obtinmes pas cette légère satisfaction ; & dès qu'il s'aperçut que nous nous obstinions à ne pas quitter sa troupe , il nous ordonna fièrement de nous éloigner , ou qu'il alloit nous forcer à rester où nous étions , en nous enlevant nos chevaux. Nous étions désarmés , & force nous fut d'obéir ; à peine eûmes-nous le temps , Thamar & moi , d'assurer nos épouses que nous

les rejoindrions aussi - tôt qu'il nous serait possible de le faire. On les enleva d'entre nos bras , & , les forçant de remonter dans leur voiture , on leur fit prendre la route de Delhy , tandis que nous restions sur le bord du Padder , plongés dans la désolation.

On nous avait laissé nos chevaux. Je proposai à mes compagnons de suivre les Mogols à quelque distance , pour savoir ce que deviendraient nos dames. Thamar ne fut pas de cet avis, il me conseilla de continuer notre route à petites journées vers la vallée de Dinam , & qu'il suffisait de faire suivre les Mogols par un de ses esclaves , garçon intelligent qui l'avait accompagné dans ses voyages. Nous prîmes ce parti. Je chargeai cet homme , pour mon père , d'une lettre dans laquelle je lui faisais part de mon mariage avec Padmani ; je m'excusais de mon mieux de lui en avoir

fait un mystère; je le suppliais de veiller à mes intérêts, & de me faire connaître ses volontés dans l'endroit où nous étions convenus que je me retirerais.



## CHAPITRE CLXXVII.

*Ander-Can & Thamar font suivre leurs épouses par un esclave, & continuent leur route.*

**A**PRÈS le départ de l'esclave de Thamar, nous continuâmes notre route; mais, au lieu de traverser la province de Jeselmère pour nous rendre à Tata, comme nous l'avions d'abord projeté, dans la vue de nous dérober à la poursuite de nos ennemis, nous suivîmes les bords du Padder jusqu'à son embouchure dans l'océan, Prenant alors notre route à l'occident,

dans la province de Soret , nous suivîmes les côtes de la mer , & nous arrivâmes en trois jours de marche sur les bords de l'Indus , à l'endroit où ce fleuve se décharge dans le golphe qui porte le même nom.

La grande chaleur nous détermina à nous reposer quelques jours dans cet endroit , qui me parut délicieux. Les bords du fleuve sont plantés , dans le voisinage de la mer , de cocotiers , d'aloës & de bois de sandal qui forment , dans les campagnes , des bosquets de différentes grandeurs répandus de tous côtés , & dont l'ombrage est impénétrable aux rayons du soleil.

---

## CHAPITRE CLXXVIII.

*Mœurs & usages des Parsis.*

C E pays ne renferme pas des cités opulentes ; la ville la plus voisine est Pacha , dans la province de Soret. Elle est éloignée de plus de trente lieues de l'embouchure du Padder , mais toute la côte est couverte par des cabanes de pêcheurs.

Les habitans de cette contrée sont les descendans des anciens Parsis , disciples de Zoroastre. Forcés de quitter leur patrie lorsque les Mahométans , devenus la nation dominante en Perse , contraignirent les habitans de ce beau pays d'abandonner la religion des mages pour suivre l'islamisme , ils aimèrent mieux abandonner la terre où reposaient les cendres de leurs

ancêtres que d'embrasser un culte nouveau. Ceux d'entre eux qui se retirèrent dans la presqu'île où nous étions , entre l'Indus , le Padder & la mer , trouvèrent un pays désert & presque inhabitable , parce qu'il était fréquemment submergé par les eaux de ces deux fleuves. Ces étrangers laborieux élevèrent des digues qui les défendirent contre les inondations : ils multiplièrent prodigieusement sur une terre qu'ils avaient su rendre féconde , & dans laquelle ils mènent aujourd'hui une vie tranquille. Les troupeaux font leur principale richesse , & la pêche leur occupation la plus ordinaire. Ils habitent des maisons faites de roseaux & couvertes de feuilles de bananiers. Tout leur commerce ne consiste que dans les échanges indispensables pour se procurer des vêtements & les autres choses qui leur sont absolument nécessaires , & que leur



sol ne produit pas. Ils vivent avec la plus grande sobriété , ne connaissant d'autres besoins que ceux indiqués par la nature , & qu'il est aisé de satisfaire. Ces peuples sont heureux autant qu'on peut l'être sur la terre ; ils ne connaissent pas les discussions qui divisent les hommes ; l'heureuse médiocrité , qui fait leur apanage , & la privation totale des métaux les mettent à couvert des exactions que les autres Indiens éprouvent de la part des vice-rois mogols.

---



## CHAPITRE CLXXIX.

*Ander-Can & Thamar arrivent au souterrain du désert de Zend , ils y sont joints par l'esclave qu'ils avaient chargé de suivre leurs épouses.*

PENDANT près de quinze jours que je passai dans cette presque île , les Parsis me donnèrent toute sorte de marques de bienveillance : ils m'envoyaient chaque matin le laitage que nous pouvions consommer dans notre petit camp , & lorsque nous voulûmes passer le fleuve , ils nous prêtèrent des bateaux qu'ils conduisirent eux-mêmes.

Je n'entrai pas sans émotion dans le désert de Zend , qui m'avait été si funeste quelques années auparavant. Nous reconnûmes la petite rivière où

mon désastre était arrivé ; je passai la nuit sur ses bords , & , remontant la rivière le lendemain , je découvris l'entrée du souterrain.

Lorsqu'on allumait des torches pour nous éclairer dans les sombres détours que nous allions parcourir , nous fûmes joints par un des esclaves que Thamar avait laissé à Delhy , & par celui que nous avions chargé de suivre nos épouses enlevées par les Mogols. L'air de tristesse avec lequel ces esclaves m'abordèrent m'annonça les mauvaises nouvelles qu'ils avaient à nous apprendre. Ils me remirent une lettre de mon père , que j'ouvris avec précipitation. Mon père m'écrivait qu'il avait arraché Padmani & Zulie au sort qui les attendait à Delhy ; qu'elles étaient en sûreté à Brampour , où il les avait conduites , mais qu'il avait eu le malheur d'être blessé en combattant pour elles , & qu'il m'ordon-

nait de me rendre incessamment auprès de lui.



## CHAPITRE CLXXX.

*L'esclave de Thamar rend compte de sa commission.*

**A**B DERROË ( c'est l'esclave que Thamar avait chargé de suivre les ravisseurs ) me rendit compte de sa commission. Il m'apprit que les Mogols ne nous eurent pas plutôt perdu de vue , qu'ils firent la plus grande diligence pour se rendre à la capitale avec leur proie. Il les avait joints à la fin de la seconde journée , comme un voyageur qui cherchait des compagnons de route. Les Mogols ne lui avaient point fait de questions.

Mon père les attendait au village de Mata , à la tête de six cents raj-

poutes. Persuadé que cette escorte lui suffisait, il avait fait prendre le chemin de Brampour au reste des troupes qu'il entretenait à Delhy depuis qu'il résidait dans cette grande ville.

Les deux escadrons mogols, qui s'étaient réunis, formaient un corps de cinq cents hommes. Mon père les attaqua lorsqu'ils sortaient du village de Mata pour entrer dans la plaine de Delhy. Les Mahométans firent une résistance à laquelle mon père ne s'attendait pas : ils étaient intéressés, sans doute par l'espoir d'une grande récompense, à ne pas laisser échapper leurs prisonnières. Cependant mon père les pressa avec tant de furie, qu'ils furent obligés de plier, & , bientôt après, de chercher leur salut dans la fuite. Les dames furent mises en liberté. Mon père, quoique blessé dans l'action, prit avec elles sur-le-champ le chemin de Brampour.

Dès le commencement du combat, Abderroë s'était rangé du côté des Indiens, parmi lesquels il trouva son compagnon Giam-Bai, que Thamar avait laissé auprès de mon père lorsque nous quittâmes les environs de Delhy.

Lorsque les dames furent en sûreté, mon père fit appeller les deux esclaves de Thamar, & leur ordonna de faire la plus grande diligence pour me joindre & pour me remettre la lettre dont il les chargea. Les ordres de mon père étaient si pressans, qu'il ne leur avait pas été possible de voir Padmani avant leur départ.

---

## CHAPITRE CLXXXI.

*Retour d'Ander-Can à Brampour.*

*Il trouve son père dangereusement malade.*

CES nouvelles me firent retourner promptement sur mes pas. Je fis une grande diligence , c'était pour être témoin du spectacle le plus triste : mon père touchait à ses derniers momens. Il ramassa ses forces lorsqu'il me vit auprès de son lit. Je vous revois , mon fils , me dit-il en me pressant dans ses bras mourans , c'est l'unique consolation que je demandais au ciel , & je mourrai content. Padmani , qu'on venait d'instruire de mon arrivée , parut dans cet instant dans l'appartement de mon père. Je la pris par la main , & nous nous jettâmes tous deux

à genoux auprès du lit de mon père ; qui nous embrassa l'un & l'autre avec la plus vive tendresse. Relevez-vous , mes chers enfans , nous dit-il en voyant couler nos larmes , & modérez votre douleur ; je n'ai plus que peu de jours à vivre : la mort m'enlève au milieu de ma carrière , dans un temps où je vous serais nécessaire , c'est la seule considération qui me donne quelque regret de quitter la vie. Si je vous laissais heureux & possesseurs paisibles de mon héritage , je regarderais la mort comme un terme après lequel je soupire depuis que le souverain être m'enleva mon épouse. Puisse le ciel répandre sur vos jours le bonheur qui me fut refusé !

Les médecins s'appercevant que mon père s'affaiblissait en s'entretenant avec nous , m'avertirent qu'il avait besoin de repos. Je sortis avec Padmani & Thamar. Alors on m'informa



de toute l'étendue de mon malheur. J'appris que la maladie de mon père était sans remède , il avait été blessé par une flèche empoisonnée. Sa plaie était si peu considérable , qu'à peine s'en apperçut-on dans le moment , & qu'il la négligea ; mais le lendemain du combat il ressentait des douleurs si vives , qu'il fut obligé de faire examiner sa blessure. On connut tout le danger qu'il courait. Il eut le courage d'ordonner qu'on cachât soigneusement cette mauvaise nouvelle , & de continuer la route à cheval , malgré les douleurs qu'il ressentait. Sa grandeur d'ame le soutint pendant tout le temps que dura le voyage ; mais dès qu'il fut arrivé à Brampour , il se vit contraint à se mettre au lit , & l'on désespéra de sa vie.

## CHAPITRE CLXXXII.

*Nature du poison dans lequel les Mogols trempent leurs flèches pour en rendre les blessures mortelles.*

LE poison dans lequel les Mogols trempent souvent leurs flèches , était inconnu dans les Indes avant le règne de l'empereur Akebar. Ce prince en fit la découverte , dont il fut lui-même la victime.

Akebar , devenu solitaire & rêveur sur la fin de sa vie , n'avait plus d'autre amusement que celui de la chasse. Un jour qu'il prenait ce divertissement dans les environs d'Agra , il s'éloigna de sa suite , ce qu'il faisait souvent , pour rêver en liberté aux grands événemens de son règne. Après avoir

marché seul quelque temps , il s'assit au pied d'un arbre pour attendre les seigneurs qui chassaient avec lui. Dans cette attitude , il vit à ses côtés une de ces longues chenilles couleur de feu qu'on ne voit presque qu'aux Indes. L'empereur prit une flèche dans son carquois , & se servit de la pointe pour écraser le reptile. Peu de momens après , une gazelle sortit d'entre les arbres , à la portée du trait ; l'empereur lança sur elle la même flèche avec laquelle il avait écrasé la chenille. Quoique la gazelle eût été légèrement atteinte , & dans un endroit du corps où la plaie ne devait pas être mortelle , quand même elle eût été considérable , il la vit tomber & expirer en peu de temps. Les piqueurs chargés de faire la curée trouvèrent la chair de cet animal noire & corrompue. L'empereur jugea que le poison de cette espèce de chenille

devait être extrêmement subtil ; il en fit emporter dans son palais. Les historiens mogols assurent que ce prince s'en servait pour faire périr les omrhas & les rajas qui lui déplaisaient. Il faisait composer des pillules empoisonnées qu'il les contraignait de prendre en sa présence. Cette cruauté lui coûta la vie. Il portait toujours sur lui une boîte à trois compartimens. Il mettait dans le premier son bétel , dans le second des pillules cordiales dont il usait après le repas , & dans le troisième des pillules empoisonnées. Il prit un jour les unes pour les autres , & s'empoisonna lui-même. Tous les remèdes furent vainement employés pour sa guérison , le poison était mortel. L'empereur mourut au bout de quelques jours.

---



## CHAPITRE CLXXXIII.

*Le raja Ran-Zing, au lit de mort, donne à son fils des conseils salutaires. Il l'instruit de plusieurs particularités de son combat avec Mirsa-Mula.*

**L**E lendemain de mon arrivée dans ma patrie, je passai la journée presque entière au chevet du lit de mon père. N'ayant aucune espérance de guérir de sa blessure, il employa le peu de forces qui lui restaient à me donner les conseils qu'il jugea nécessaires pour la conduite de ma vie.

Parmi les particularités qui me furent confiées, celle qui me frappa le plus fut d'apprendre que Mirsa-Mula, avec lequel je m'étais battu dans les environs de Delhy, était une

dame de Bassora, laquelle avait fait exprès le voyage du fond du golfe d'Ormus à Delhy pour laver dans mon sang l'injure que je lui faisais en donnant à une autre femme un cœur qu'elle réclamait comme un bien lui appartenant. Je n'entendis pas ce récit sans frissonner, quoique Padmani m'eût déjà dit quelque chose de cette singulière anecdote. Je me rappelai dans cet instant tous les traits de la belle Zama, & je ne concevais pas par quelle étrange fatalité j'avais pu la méconnaître, malgré son déguisement. Mon père me raconta les suites de mon affaire, que j'ignorais encore. Il m'apprit que Zama, car c'était elle-même, fut portée chez l'ambassadeur de Perse un moment après notre combat. Le secret de son sexe ne fut pas gardé dans cette occasion, il fut connu des chirurgiens, qui le divulgèrent; & comme les nouvelles ex-

traordinaires circulent avec la plus grande rapidité, toute la ville fut bientôt informée que je m'étais battu contre une femme. Je fus blâmé généralement, on traita ma conduite d'une perfidie sans exemple, & qui méritait une punition sévère. L'évasion de Padmani, qui se répandit dans le public à-peu-près dans le même temps, acheva d'indisposer les esprits contre moi. L'empereur feignant d'être convaincu que mon amante était l'unique cause de cette aventure, déclara publiquement qu'il ne consentirait jamais à notre mariage; en conséquence il fut résolu qu'aussi-tôt que Padmani serait arrêtée, on la renfermerait dans le sérail du sultan Mahmud, qui la demandait pour la mettre au rang de ses femmes.

Mon père, vivement piqué de ce que l'empereur prétendait disposer sans son consentement d'une personne

qu'il venait d'accorder lui-même pour épouse à son fils, se plaignit hautement. La façon dont ses réclamations furent reçues lui fit augurer qu'il n'obtiendrait justice qu'en se la faisant lui-même. Décidé à prendre ce parti, il donna ordre aux troupes qu'il entretenait à Delhy, tant pour la garde de l'empereur, que pour sa propre sûreté, de partir pour Brampour, & quitta lui-même la capitale des Indes sans prendre congé d'Aureng-Zeb.

La route qu'il prenait pour se rendre dans ses états était celle par laquelle les Mogols, chargés de me poursuivre, devaient nécessairement passer à leur retour. Il les joignit, les battit, les dispersa, & continua son voyage après avoir délivré les dames que les Mahométans reconduisaient à Delhy. Mon père finit, en m'assurant qu'il était persuadé que j'aurais bientôt sur les bras toutes les forces de l'Empire,



& qu'il ne pouvait me donner de meilleur conseil que de mettre Bram-pour en état de défense, & de me préparer à une résistance vigoureuse.



## CHAPITRE CLXXXIV.

*Ran-Zing fait à son fils le portrait de l'empereur Aureng-Zeb.*

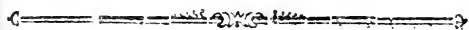
**L**ES conjectures de mon père me surprirent étrangement, l'empereur lui devait sa couronne. Aureng-Zeb pouvait-il oublier les loix de l'honneur & de la reconnaissance jusqu'à faire la guerre à un prince qui s'était sacrifié pour le placer sur le trône? Mon père me répondit, avec une vivacité que son état ne semblait pas lui permettre: Vous ne connaissez pas, mon fils, le caractère des princes mogols: attachés uniquement à l'intérêt de leur agran-

diffément , ils lui sacrifient sans remords tout ce qui peut en rallentir la marche ; je n'avais pas étudié Aureng-Zeb quand je m'attachai à sa fortune , c'est un monstre qu'on aurait dû étouffer dans son berceau. Alors il me fit le récit des cruautés révoltantes que ce prince avait exercées contre toute sa famille depuis qu'il était sur le trône , & sur-tout de la mort tragique du prince Moldabax , qui venait de périr par les ordres d'Aureng-Zeb.

J'ai déjà rapporté par quel étrange événement ce prince , qui croyait toucher au moment de monter sur le trône des Indes , fut arrêté dans la tente de son père la veille du jour marqué pour son couronnement.

Le sultan Moldabax fut conduit dans la citadelle de Delhy , & transféré quelques jours après au château du Guallier , prison ordinaire des princes du sang mogol. Tout captif

qu'il était , Aureng-Zeb le regardait comme un sujet d'inquiétude ; il ne se croyait pas paisible possesseur de l'Empire tant qu'il existait un rejeton de la famille royale capable de le troubler un jour dans son usurpation ; il se déterminâ donc à le faire mourir ; les fraticides ne lui coûtaient rien ; il avait déjà versé le sang de son frère aîné , le sultan Darak , par un coup de despotisme ; il assassina le prince Moldabax avec le glaive de la justice,



## CHAPITRE CLXXXV.

*Mort du sultan Moldabax , frère  
d'Aureng - Zeb.*

C'EST une loi parmi les Mogols , qu'un nouveau souverain ne peut user du droit de vie & de mort sur ses sujets qu'après avoir reçu du *casi* ou

chef de la loi une espèce de consécration regardée comme le sceau de la juridiction impériale. Un vieillard qui se trouvait alors à la tête de la religion mahométane regardait l'insurrection d'Aureng-Zeb comme illégitime ; il refusait en conséquence de concourir à la cérémonie qui restait à faire pour mettre l'empereur en possession de l'autorité souveraine , à moins que l'empereur Schah-Jehan ne consentît librement au couronnement de son fils. Aureng - Zeb déposa ce vieillard respectable. On élut en sa place un casi moins scrupuleux , & Aureng - Zeb reçut la consécration accoutumée.

L'empereur n'attendait que cette cérémonie pour envoyer à la mort son frère Moldabax. Deux faux témoins s'élevèrent contre lui. Ces malheureux déposèrent devant l'empereur , assis pour la première fois sur

son tribunal , que lorsque ce prince était vice-roi de Guzurate , il avait fait mourir un secrétaire de Schah-Jehan , envoyé dans son gouvernement pour éclairer sa conduite. Aureng-Zeb montra d'abord contre ces témoins une feinte indignation. C'est mon frère , s'écriait-il , faut-il que je sois obligé de verser mon propre sang ! Pendant qu'il avait l'air de s'affliger ainsi , des astrologues apostés l'assurèrent que son règne ne serait pas heureux si , cédant à une compassion dangereuse , il ne punissait pas le premier crime déferé à son tribunal. Aureng-Zeb affecta une grande répugnance , il déplora le prétendu malheur de sa destinée ; on vit même couler quelques larmes de ses yeux lorsqu'il signa l'ordre de faire piquer son frère par un serpent dont l'espèce est assez commune dans le nord de l'Indostan , & dont le poison est

prompt & toujours mortel. C'est ainsi que ce prince hypocrite cachait la noirceur de son ame sous les dehors du zèle qu'il affectait pour les intérêts de son empire & la religion de ses pères.



## CHAPITRE CLXXXVI.

### *Mort du raja Ran-Zing.*

**J**E conçus alors que j'avais tout à redouter d'un prince de ce caractère. Mes doutes se changèrent en certitude dès le jour même. Mon père reçut de Delhy plusieurs lettres de la part des amis qu'il avait laissés dans cette capitale ; on le prévenait que l'empereur faisait des préparatifs de guerre, & qu'on ne doutait pas qu'une armée considérable qui se formait aux environs de Delhy , & dont le sultan

Mahamud

Mahamud devait prendre le commandement , ne fût destinée contre la province de Brampour. Mon père rendit les derniers soupirs lorsque ces lettres lui parvinrent , & , malgré sa fermeté , qui ne l'abandonna qu'avec la vie , il me les envoya sans les ouvrir.

Je ne tracerai pas le tableau de la situation dans laquelle je passai cette cruelle nuit. Mon père mourut entre mes bras à la chute du jour. Le péril que je courais me contraignit de lui rendre à la hâte les honneurs de la sépulture.

---



## CHAPITRE CLXXXVII.

*Ander-Can abandonne Brampour  
& se fortifie à Chitor. Description  
de cette forteresse.*

BRAMPOUR, située dans une vaste plaine, défendue par une simple muraille & par une citadelle d'une force médiocre, n'était pas en état de tenir long-temps devant une armée nombreuse. Je résolus d'abandonner cette ville & de me retirer dans Chitor avec ma famille. J'y rassemblai mes troupes & je m'y renfermai dès que je fus informé que l'armée impériale était en marche.

Chitor est bâti sur une montagne isolée de toutes parts : le sommet de la montagne forme un plateau d'une lieue & demie de circonférence ; le



Nag , rivière large & profonde , coule doucement au pied de la montagne ; une source considérable , & qui ne tarit jamais , sort à mi-coteau : la circonférence de la montagne , à sa base , est de sept lieues ; elle renferme des petites plaines qu'on sème de riz , & qu'on arrose avec les eaux du ruisseau ménagées avec soin ; on y recueille assez de provisions pour nourrir une garnison peu nombreuse.

Une place inabordable , qui ne manque ni de vivres ni d'eau , est regardée comme imprenable dans l'Indostan , où l'art des sièges n'est pas perfectionné. Telle était la place dont le sultan Mahamud entreprit la conquête. L'amour dont il brûlait pour la princesse mon épouse lui fit entrevoir sans doute des facilités dans une entreprise qu'il aurait regardée lui même comme impossible s'il eût été différemment affecté.

Cependant , avant que de former un siège si périlleux , il envoya des ambassadeurs dans la forteresse qui m'assurèrent de sa part qu'il n'était pas conduit par des desseins ambitieux ; que si je voulais répudier Padmani & la lui céder , non-seulement je préserverais mes états du malheur dont ils étaient menacés , mais qu'il se chargerait d'appaîser le courroux de l'empereur son père , & de me réconcilier avec lui. Je ne pouvais pas balancer sur la réponse que je devais faire à des propositions si révoltantes ; je renvoyai ces ambassadeurs , avec ordre de répondre , de ma part , à leur maître que la mort seule me séparerait de mon épouse ; qu'au surplus , je ne lui conseillais pas de se présenter devant Chitor , dont le siège ne pouvait tourner qu'à sa confusion , mais que si sa passion insensée l'emportait chez lui sur la raison , je lui déclarais qu'il

trouverait en ma personne un vrai Raj-poute, incapable de manquer à ses promesses, & que le nombre de ses ennemis n'effrayait jamais.



## CHAPITRE CLXXXVIII.

*Ander-Can assiégé dans Chitor par  
le sultan Mahamud.*

LE sultan ne s'attendait pas à une réponse si fière. Accoutumé à ne point trouver de résistance à ses volontés, & à ne voir jamais traverser ses plaisirs, il s'indigna de ce qu'un mortel était assez audacieux pour lui désobéir. Son armée fut rassemblée, & bientôt il parut à la vue de Chitor.

Jamais armée dans l'Indostan n'avait été plus belle & plus nombreuse que celle que commandait le sultan Mahamud. Ce prince n'avait épargné

aucune dépense pour paraître devant la forteresse que je défendais dans tout l'éclat de sa gloire & de sa puissance. Il éprouva , dans cette occasion , que la vertu & la valeur sont supérieurs à la crainte & aux espérances les plus flatteuses. Mes soldats virent sans appréhension l'étendue & la magnificence du camp impérial.

Mahamud , au commencement du siège , fit la guerre en prince passionné. On décocha de sa part , dans les endroits accessibles de la ville , des flèches auxquelles le prince avait attaché des billets pour Padmani ; je les remettais moi-même à mon épouse lorsqu'ils tombaient dans mes mains. Le sultan voyant l'inutilité de ses tentatives amoureuses , pressa enfin le siège en homme désespéré. La place fut battue par l'artillerie la plus formidable , mais le canon ne faisait aucune brèche aux fortifications , que le sultan aurait

voulu foudroyer. Mes guerriers , en sûreté dans une forteresse inaccessible, insultaient aux Mahométans ; ils leur reprochaient hautement leur peu de courage , quoique leur général fût animé par plus d'une passion.



## CHAPITRE CLXXXIX.

*Le siège de Chitor traîne en longueur.*

*Le sultan feignant de vouloir le lever , écrit au raja Ander-Can.*

**L**E siège de Chitor dura deux années entières , pendant lesquelles je fis éprouver la valeur de mes troupes aux assiégeans , dans des forties qui leur étaient ordinairement funestes. Zoromade , père de Padmani , & Thamar me servaient en même-temps de leurs bras & de leurs conseils. Infatigables dans le péril , je les voyais toujours

fortir les premiers de la place , & jamais ils n'y rentraient que les derniers.

Enfin les Mogols s'ennuyèrent d'une résistance à laquelle ils n'étaient pas accoutumés depuis qu'Aureng-Zeb tenait les rênes de l'empire. L'armée impériale dépérissait , tant dans les combats, que par les maladies causées par la chaleur du climat.

Le sultan Mahamud feignit de céder à sa mauvaise fortune : il m'écrivit une lettre également obligeante & artificieuse. Après des louanges exagérées sur mon courage & la valeur de mes troupes , il me demandait deux graces avant d'abandonner une entreprise à la réussite de laquelle il avait attaché sa gloire & son bonheur. La première était de lui permettre d'entrer dans Chitor pour admirer les fortifications de la seule place capable de résister à ses armes , & la seconde ,

de souffrir qu'en ma présence il eût un entretien d'un instant avec mon épouse. Je ne crus pas devoir refuser au sultan la première de ses demandes ; je lui offris de le recevoir dans Chitor , pourvu qu'il ne fût accompagné que de cinquante hommes. Je lui observai que la seconde prière qu'il me faisait dépendait de la volonté de mon épouse.



## CHAPITRE CXC.

*Le sultan Mahamud entre dans Chitor , Ander lui fait voir les fortifications , & l'accompagne , à son départ , jusqu'à la porte de la forteresse.*

**M**AHAMUD accepta l'offre que je lui faisais : il entra dans la forteresse avec une suite moins nombreuse que

celle dont il pouvait être accompagné, d'après nos conventions.

Je reçus le sultan avec les égards que je devais à sa naissance, je l'accompagnai dans la visite des ouvrages qui piquèrent sa curiosité ; & lorsqu'il eut visité les principales fortifications de Chitor , je lui proposai de prendre des rafraîchissemens dans mon palais.

Ce prince paraissait ravi de la manière pleine de franchise dont j'en usais avec lui. Nous entrâmes ensemble au château , où j'avais fait préparer un magnifique repas. Je mangeai seul avec lui. Notre entretien ne roula d'abord que sur des matières indifférentes. Insensiblement ce prince, dont l'éloquence était persuasive , fut m'amener à faire plus que je n'avais promis. Lorsqu'il s'aperçut que , échauffé par la joie du festin , mon cœur s'ouvrait au plaisir, il m'engagea à le présenter à Padmani ; j'y consentis



par faiblesse ; mais mon épouse eut beaucoup de peine à se résoudre à recevoir la visite du prince ; elle s'y décida cependant par complaisance pour moi. J'accompagnai donc le sultan , à l'issue du repas , dans l'appartement des dames , où il ne passa qu'un instant.

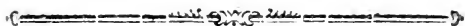
Je commis une imprudence , mais elle me coûta cher. Mahamud sentit augmenter sa passion à la vue de mon épouse ; cependant il eut assez d'empire sur lui-même pour dissimuler : il ne me parla que de sa résolution de lever , ce jour même , le siège d'une place qu'il ne se flattait pas de pouvoir prendre. Il eut l'habileté de ne mêler à ses discours que des louanges froides de Padmani. Abusé par les apparences , je traitai avec confiance mon ennemi le plus cruel , je lui fis des présens & j'en reçus de sa part. Le sultan me fit -

mans , en m'assurant qu'à son arrivée à Delhy il travaillerait efficacement à me réconcilier avec l'empereur son père : il espérait , ajouta-t-il , que nous nous reverrions incessamment dans la capitale , où je devais me rendre en effet pour prêter mon hommage entre les mains de l'empereur lorsque la guerre que ce prince me faisait serait heureusement terminée.

Le temps que le prince devait passer dans Chitor était écoulé ; il s'en aperçut & prit congé de moi pour retourner à son camp. Je l'accompagnai. Il me renouvela , pendant la marche , les plus tendres protestations d'amitié ; enfin nous arrivâmes sous la porte de la ville. J'étais sans défiance. Mahamud m'embrassa en me quittant. Feignant ensuite de me donner la plus grande marque de son affection , il mit à mon col un de ces grands colliers de perles dont les hommes se

pârent dans l'Indostan ; on avait eu la précaution d'enfiler ces perles à un cordon extrêmement fort ; à l'aide de ce cordon , le sultan me tira brusquement hors de la porte , tandis que les gens de sa suite s'opposaient à ceux du corps-de-garde. Je mis le sabre à la main pour me défendre , les seigneurs qui m'accompagnaient & les Raj-poutes qui étaient à portée voulurent à mon secours ; mais le nombre des ennemis augmenta si fort en un instant , que les gardes qui veillaient à la porte , s'appercevant que la place allait être emportée , levèrent les ponts. Je fus obligé de me rendre , & l'on me conduisit au camp des Mogols.

---



## CHAPITRE CXCI.

*Mahamud , maître de la personne  
du raja Ander-Can , écrit des  
lettres menaçantes à la garnison  
de Chitor. Réponse de Padmani.*

LE bruit qui s'était fait à la porte  
avait jetté toute la ville dans la désola-  
tion ; on disait même déjà que l'en-  
nemi s'en était rendu maître ; & , dans  
le fait , si le sultan avait trouvé à la  
porte un plus grand nombre de ses  
gens en armes prêts à le soutenir , il  
aurait facilement emporté la place ,  
dont les défenseurs étaient consternés.

La renommée , qui se plaît à ré-  
pandre les mauvaises nouvelles , &  
qui les grossit toujours , porta bientôt  
aux oreilles de Padmani celle d'une  
irruption subite des Mogols. On lui

dit que j'avais disparu dans la mêlée ; & qu'on n'avait point de connaissance de mon sort. Mon épouse ne se laissa point abattre par ce revers imprévu : elle monta sur-le-champ à cheval , & , la lance à la main , elle se montra à la tête des troupes pour vaincre ou pour mourir avec elles.

Padmani n'apprit que sur les lieux les véritables circonstances de la trahison de Mahamud. Elle conjectura que la complaisance qu'elle avait eue de paraître aux yeux du sultan était la cause de ma perte ; mais , renfermant sa douleur dans son ame , elle dit aux troupes : Mon époux est mort , je n'en saurais douter : braves Rajpoutes , vous n'abandonnerez pas son épouse au déshonneur. C'est en vain que nous espérierions de le tirer des mains des perfides Mogols ; il ne nous reste plus qu'à le venger , en faisant périr sous ces murs les auteurs de sa

mort. Accompagnée de son père, de Thamar & de mes plus braves chefs, elle fit le tour des remparts, donna ses ordres avec le plus grand sang-froid, & montra, dans cette occasion, que son esprit & sa valeur égalaient sa grande beauté.

Mahamud, maître de ma personne, se flattait de réduire bientôt la forteresse sous son obéissance. Le lendemain du jour qui le couvre d'une honte éternelle, il fit signifier aux assiégés, par un héraut, que si, dans un temps qu'il limitait, on ne lui livrait pas la place & la princesse, il me ferait couper la tête à la vue de Chitor, & qu'il finirait sa vengeance par le sac de la ville & le massacre général de tous les habitans.

La généreuse Padmani ordonna qu'on répondît de sa part au sultan que son époux étant tombé dans les mains d'un monstre de perfidie, sa

mort était certaine , mais qu'il lui restait assez de Raj-poutes pour venger la mort de leur souverain ; qu'elle emploierait ses jours à susciter aux Mogols les ennemis les plus redoutables , & que les chefs de son armée avaient décidé que le dernier d'entre eux qui resterait en vie lui fermerait encore les portes de la place.



## CHAPITRE CXCXII.

*Mahamud lève le siège de Chitor ,  
enferme Ander - Can dans une  
forteresse , & envoie des ambas-  
sadeurs à Padmani pour la sé-  
duire.*

**M**AHAMUD n'ignorait pas combien les Raj-poutes sont constants dans leurs résolutions. Il prit le parti de lever honteusement le siège. Il se flattait

d'obtenir Padmani par les voies de la négociation. Ce prince n'eut pas honte de me faire la proposition de racheter ma liberté en lui cédant la princesse mon épouse. Irrité de la fermeté avec laquelle je lui répondais , malgré ma captivité , il me fit renfermer dans un château , à quelques lieues de Delhy.

Je languis près d'un an dans cette prison , & je n'en sortis que par l'événement le plus extraordinaire & le plus bizarre.

Le sultan Mahamud ne fut pas plutôt de retour à Delhy , qu'il envoya une ambassade solennelle à mon épouse. Les ambassadeurs lui portaient, de la part du sultan, de magnifiques présens , accompagnés de lettres les plus passionnées. Mahamud observait à Padmani qu'elle avait assez fait éclater la tendresse qu'elle devait au raja de Brampour ; qu'il était temps qu'elle accordât quelque chose à l'amour.



des plus grands princes du monde ; héritier du premier trône de l'univers ; qu'elle ne pouvait mieux témoigner son attachement pour moi qu'en acceptant des offres qui me rendraient mon trône & ma liberté. Padmani, indignée , renvoya les ambassadeurs du sultan sans daigner les voir.

Cette première tentative infructueuse ne rebuta pas un jeune prince que sa passion aveuglait ; ma vie était entre ses mains , il pouvait en disposer à son gré ; mais il craignait sans doute qu'à la nouvelle de ma mort, Padmani ne tranchât volontairement le fil de ses jours , selon l'usage des personnes de sa naissance , & le sentiment de l'amour l'emportait chez lui sur le desir de la vengeance. Il prit une autre voie pour arriver à ses fins.

On avait trouvé sur moi , lorsque je fus arrêté par son ordre , plusieurs papiers écrits de ma main. Mahamud

employa les plus habiles écrivains de Delhy à contrefaire mon écriture , & quand il crut avoir réussi , il envoya de nouveaux députés à Padmani : ils étaient chargés d'une lettre que je paraissais avoir écrite , & par laquelle je donnais mon consentement au mariage de mon épouse avec le sultan Mahamud ; j'exhortais même Padmani à presser une cérémonie qui devait me rendre ma liberté & mes états.



## CHAPITRE CXCIH.

*Padmani oppose la ruse à la ruse.  
Elle répond au sultan Mahamud.*

L'ÉCRITURE était si bien imitée , que mon épouse ne se douta pas de la supercherie ; mais son bonheur & sa gloire étaient intéressés à me demeurer

fidelle. Zoromade & Thamar lui conseilèrent de dissimuler à son tour, & de tromper un perfide qui n'avait enlevé son époux que par la plus lâche supercherie. Elle répondit en conséquence au prince mogol qu'elle n'était pas éloignée de le rendre heureux, puisqu'elle ne pouvait procurer qu'à ce prix la liberté de son époux, & qu'il consentait d'ailleurs lui-même à cette seconde alliance, mais qu'elle lui avait juré, par le nom de Brama, de n'être jamais à d'autre qu'à lui sans un consentement exprès de sa bouche; qu'elle laissait le choix au prince, ou de ne permettre de revenir dans Chitor, ou de lui laisser, à elle, la liberté de venir me demander un aveu de divorce dans le lieu de ma captivité.

Mahamud ne balança point à accepter ce dernier parti, qui le rendait maître de l'épouse comme il l'était déjà de l'époux. Il envoya dans Chitor

des ôtages qui répondaient de la princesse, & permit qu'elle vînt, avec l'escorte qui lui paraîtrait convenable, me rendre visite dans ma prison; cependant il fit ordonner au gouverneur du château d'arrêter la princesse prisonnière avec tant de prudence, qu'il ne parût aucune trace de violence, & de la faire promptement conduire à Delhy.



## CHAPITRE CXCIV.

*Voyage de Padmani à la prison  
du raja Ander-Can.*

ON ne saurait exprimer l'impatience que fit paraître l'amoureux Mahamud de voir incessamment dans son sérail une princesse dont la conquête lui avait coûté tant de peines & de périls. Il lui dépêchait tous les

jours de nouveaux couriers pour l'inviter à ne pas différer son départ ; il lui envoyait des présens de pierreries, de fruits, & de ces sortes de bouquets mystérieux dont on se sert dans toute l'Asie pour exprimer, par l'assortiment des fleurs, l'état de sa passion. Padmani fit préparer les équipages nécessaires pour son voyage. On construisit, par son ordre, deux grandes voitures fermées, ornées très-richement.

Lorsque ces préparatifs furent faits, elle enferma, dans chacune des deux voitures, douze de mes plus braves guerriers, & leur ordonna de ne point se montrer pendant le voyage. On leur avait fourni les vivres nécessaires, & le cortège devait marcher jour & nuit sans s'arrêter.

Les deux voitures partirent de Chitor avec une escorte brillante. Cependant Padmani, renfermée dans son palais, ne se laissait voir que par

les personnes qu'elle avait mises dans sa confiance.

Le projet de mon épouse réussit avec tant de secret, que toute la ville de Chitor y fut trompée. On versa des pleurs sur le prétendu départ de la princesse. Le peuple en foule crut l'accompagner au-delà des portes de la forteresse, tandis que Padmani, gardant une retraite exacte, jouissait des regrets que ses sujets témoignaient de sa perte.

Le sultan Mahamud, persuadé que sa proie ne pouvait pas manquer de tomber dans ses filets, avait fait défendre, de la manière la plus précise, à tous les officiers de l'empire de donner le moindre ombrage à la princesse & aux personnes de sa suite; il leur était ordonné, au contraire, d'exécuter ponctuellement ses ordres, & de lui fournir les vivres & les chevaux dont elle pourrait avoir besoin.

Lorsqu'il

Lorsqu'il fut averti que Padmani était en marche pour se rendre à Delhy , il lui députa plusieurs personnes pour la complimenter de sa part. Un officier de la princesse , placé sur le devant de la voiture dans laquelle on supposait qu'elle devait être , répondait pour elle aux messagers du sultan.

A mesure que les voitures approchaient de Delhy , les couriers devenaient plus fréquens , & l'officier répondait toujours pour sa maîtresse. Le cortège parvenu à une demi-journée de la capitale , trouva un magnifique équipage que l'amoureux sultan envoyait au-devant de la princesse : il était composé d'éléphants de guerre , & d'une escorte brillante qui devait accompagner Padmani dans le palais de Delhy.

## CHAPITRE CXC.V.

*Le raja Ander-Can délivré de sa prison par un stratagème. Surprise du sultan Mahamud.*

LE cortège arriva sur le soir aux portes du château dans lequel j'étais enfermé; on n'en permit l'entrée qu'aux deux voitures & aux principaux officiers indiens. Les portes ayant été refermées, ces officiers mirent vivement l'épée à la main, & les braves guerriers renfermés dans les voitures s'étant joints à eux, ils immolèrent à leur sûreté le gouverneur de la place, qui s'avancait sans défiance pour recevoir la princesse, & s'emparèrent de la porte par laquelle ils étaient entrés. Alors ils introduisirent leurs compagnons dans le châ-



teau , & s'en rendirent en un moment les maîtres.

Je ne m'attendais pas à cet événement heureux. Mes sujets me tirèrent de ma prison , je montai à cheval , & , profitant des relais que mes gens avaient eu soin de disposer sur la route , je me rendis sans accident à Chitor , entre les bras de ma charmante libératrice , qui ne sortit de sa retraite que pour me recevoir.

Mahamud attendait Padmani dans ses jardins lorsqu'il apprit que des hommes armés , cachés dans les voitures , s'étaient présentés dans la place au lieu de la princesse , & que je m'étais échappé de ses mains. Ce prince , dans le premier mouvement de sa colère , voulait faire sauter la tête du courier qui lui apportait cette nouvelle. Il fit courir sur mes pas , mais j'avais trop d'avance pour être atteint , quelque diligence qu'on fît.

Les braves guerriers qui m'avaient procuré la liberté se réfugièrent sur les terres d'un raja de mes amis ; ils revinrent ensuite dans leur patrie , & j'eus le bonheur de les recueillir sans en perdre aucun.



## CHAPITRE CXCVI.

*Ander - Can , persuadé qu'il sera attaqué de nouveau par le sultan Mahamud , prend des mesures pour faire une vigoureuse défense.*

J'ÉCRIVIS de Chitor au sultan Mahamud des lettres pleines du mépris qu'il m'avait inspiré. Après lui avoir reproché sa noire trahison , je le raillais amèrement sur le mauvais succès de ses intrigues , & je finissais par le défier de venir une seconde fois mesurer ses forces avec les miennes. Ne doutant

pas d'en être attaqué de nouveau , je me préparai à le bien recevoir. Mon attente ne fut pas trompée. J'appris bientôt , par les espions que j'entretenais à Delhy , que Mahamud rassemblait une armée redoutable. Je fis entrer dans la forteresse une grande quantité de vivres ; je renouvelai la garnison , & , ne m'en tenant pas aux préparatifs que je faisais dans mes états , j'envoyai des ambassadeurs aux rajas indiens , mes amis & mes alliés , pour leur demander des secours.

Je représentais à ces princes que les Mogols profitaient de nos divisions pour nous écraser les uns après les autres , mais que si nos forces étaient réunies par une ligue redoutable , nous les exterminerions bientôt , & que la gloire nous était réservée de rendre à notre patrie son ancienne liberté.

Quoique Thamar me fût nécessaire

à Chitor pour m'aider à supporter les fatigues du siège que j'étais à la veille de soutenir , je résolus , dans cette occasion , de me priver de ce fidèle ami ; personne , dans mes états , ne m'était plus attaché que lui ; d'ailleurs , la douce éloquence qui coulait de sa bouche le rendait propre à faire réussir les négociations les plus épineuses. Je l'envoyai en ambassade auprès de Jacout-Zing , raja de Rator. Ce prince descendait des mêmes ancêtres que moi ; mais , dans la dernière guerre , il avait pris le parti de Schah-Jehan & du sultan Darak , & je craignais qu'il ne fût pas fâché de me voir opprimé par l'empereur , dont mon père avait défendu les intérêts au prix de la vie de ses plus braves Raj-poutes.

---

## CHAPITRE CXCVII.

*Chitor assiégé de nouveau.*

QUELQUES jours après le départ de mon ami, l'avant-garde de l'armée impériale parut à la vue de Chitor, & bientôt la place fut assiégée dans les formes. Mahamud auroit bien voulu embrasser toute la ville par une circonvallation exacte, & lui couper toute communication avec le dehors; mais, quelque nombreuse que fût son armée, il était difficile d'envelopper, sans s'affaiblir, une place bâtie sur une montagne dont la base occupait une circonférence de près de sept lieues. Il s'empara des principaux passages.

Ce n'était plus un prince amoureux qui ménageait les sujets de son amante,

mais un général outragé qui vengeait son injure personnelle. Nous étions tous deux dans une attention continue, lui pour avancer le siège, & moi pour ruiner ses ouvrages. Je passais les jours entiers sur les remparts à exhorter mes troupes à se montrer dignes de la caste dont ils étaient membres, par une résistance qui méritât d'être citée dans les fastes de la nation. C'était au milieu de mes braves guerriers que je faisais mes dispositions pour les nouvelles sorties. Lorsqu'il s'agissait de détruire les ouvrages des ennemis, je marchais souvent à la tête de mes troupes, le fer & la flamme à la main, je me précipitais dans les lignes des Mogols, portant sur mon passage l'effroi & la mort.

Le soleil éclairait purement mes expéditions. Les Mogols m'avaient appris, par leur exemple, qu'en guerre

la ruse doit venir au secours de la valeur.

Dès que la nuit, étendant sur la terre son voile lugubre, invitait les hommes, fatigués par la chaleur & les travaux de la journée, à prendre un repos nécessaire, je sortais à petit bruit de la forteresse, à la tête de mes guerriers; le silence profond que nous observions durant la marche n'était interrompu qu'aux approches de l'ennemi. Alors, au signal convenu, on allumait des torches, &, tandis que les clairons sonnaient l'alarme, nous tombions sur les ennemis sans leur donner le temps de se reconnaître. Nous rentrions rarement dans Chitor sans avoir fait un ample carnage des Mahométans, qui, ne sachant jamais de quel côté nous les attaquions, ne s'opposaient que faiblement à nos coups: d'ailleurs, nos sorties s'exécutaient à des heures différentes:

tantôt je quittais la forteresse lorsqu'on commençait à distinguer l'étoile polaire entre les astres qui l'environnent, souvent nous attendions que la lune eût parcouru la moitié de sa carrière, quelquefois nous nous livrions pendant toute la nuit au sommeil le plus tranquille; & , lorsque le coq annonçait, par son chant, que l'aurore allait paraître, mes soldats sortaient brusquement de la place, & nous trouvions peu de résistance dans une troupe harrassée, que les veilles de la nuit & la fraîcheur du matin plongeaient involontairement dans les bras du sommeil.

Cette conduite obligeant les Mahométans à se tenir continuellement sur leurs gardes, les fatiguait à l'excès; Mahamud paraissait le seul dans son armée qui ne fût pas rebuté par la longueur du siège; sans cesse on le voyait à cheval pour encourager les



siens & les soutenir par sa présence ,  
on eût dit que la fatigue lui donnait  
de nouvelles forces.



## CHAPITRE CXCVIII.

*Ander-Can reçoit des nouvelles de  
Thamar.*

LE siège durait depuis six mois ,  
lorsqu'un homme parut en plein jour  
aux portes de la ville , demandant à  
m'être présenté sur-le-champ. L'offi-  
cier qui commandait ce poste , voyant  
un étranger seul & sans armes , le fit  
entrer dans la forteresse & conduire à  
mon palais. Cet homme me remit un  
paquet cacheté , j'en reconnus les ca-  
ractères ; c'était une lettre de Thamar  
conçue en ces termes :

« Je trouve enfin , seigneur , une  
» occasion de vous écrire que je

» cherchais depuis long-temps. Amb-  
 » dar , dont j'ai éprouvé le zèle & la  
 » fidélité , surpris de ce qu'aucun des  
 » couriers que je vous ai dépêchés  
 » jusqu'ici n'a percé à travers l'armée  
 » impériale , m'a promis qu'il par-  
 » viendrait à vous malgré les ennemis  
 » dont Chitor est environné ; vous  
 » pouvez en toute sûreté l'honorer  
 » de votre confiance. La négociation  
 » dont vous m'avez chargé auprès de  
 » Jacout-Zing est heureusement ter-  
 » minée. Ce prince paraîtra inces-  
 » samment en campagne , à la tête de  
 » cent mille hommes , pour marcher  
 » à votre secours. Le fils aîné du raja  
 » de Sirinagard , arrivé depuis un  
 » mois dans cette ville , & que je  
 » vois souvent , m'assure que son père  
 » arme puissamment pour faire cause  
 » commune avec vous , de même que  
 » le raja de Chagué. Vous pouvez donc  
 » compter sur de prompts secours.

„ Je crois que ma présence est peu  
 „ nécessaire ici, j'y résiderai cepen-  
 „ dant aussi long-temps que vous le  
 „ trouverez convenable. Si vous jugez  
 „ à propos de me rappeler auprès de  
 „ vous , je conduirai avec moi un  
 „ renfort de deux mille Raj-poutes  
 „ attachés à ma fortune , & qui  
 „ brûlent d'impatience de signaler  
 „ leur valeur contre les Mahométans.  
 „ Ils sont parfaitement bien montés,  
 „ & , les gués du Nag m'étant très-  
 „ connus , je pense qu'il ne me sera  
 „ pas difficile d'entrer dans Chitor ,  
 „ malgré la vigilance des ennemis ;  
 „ d'ailleurs , les entreprises les plus  
 „ périlleuses me paraîtront aisées  
 „ toutes les fois qu'il s'agira de vous  
 „ servir , & sur - tout quand j'aurai  
 „ pour récompense le plaisir de me  
 „ revoir auprès de vous „.

La lecture de cette lettre me com-  
 bla de joie. Je passai dans l'apparte-

ment de mon épouse , où je trouvai l'aimable Zulie , qui vit l'écriture de son mari avec la plus vive émotion. Je répondis à Thamar que , malgré le besoin que j'avais de sa présence à Rator pour entretenir la bonne volonté que le raja paraissait avoir , cependant , si son impatience de me rejoindre était égale au plaisir que j'aurais à l'embrasser , il pouvait revenir aussi-tôt qu'il le croirait possible sans nuire à sa négociation auprès de Jacout-Zing.

Les dames voulurent entretenir l'étranger qui m'avait apporté la lettre de Thamar : on l'introduisit dans les appartemens intérieurs du palais. Cet homme parut extrêmement sensible aux marques de bonté que Padmani & Zulie daignèrent lui donner. On lui demanda comment il avait eu le courage de passer à travers de l'armée ennemie pour pénétrer dans Chitor.

La manière également ingénieuse & hardie dont il avait trompé la vigilance des Mogols me convainquit qu'il méritait la confiance de Thamar & la mienne. Il nous dit qu'étant presque à la vue des gardes avancées des ennemis, il s'était plongé dans la rivière, après avoir placé la lettre dont il était chargé dans une boîte fermée de façon que l'eau ne pouvait la pénétrer, nageant alors entre deux eaux, & ne prenant l'air que de temps en temps pour respirer. Il s'était laissé conduire près de deux lieues par le courant, jusqu'au pied de la forteresse. Il ajouta qu'il se servirait de la même voie pour porter ma réponse à son maître, & pour me rendre dorénavant, sans courir le moindre danger, les paquets dont il serait chargé pour moi.

Ambdar partit sur le soir pour se rendre auprès de mon ami. Je tins un

grand conseil de guerre , dans lequel je fis part à mes principaux officiers de l'espérance que j'avais d'être promptement secouru par une puissante armée.



## CHAPITRE CXCIX.

*Retour de Thamar , de Falcour ,  
de Zama , de Luzine. Evénemens extraordinaires.*

PENDANT UN mois entier je ne reçus aucune nouvelle du dehors de la place. Je commençais à craindre que le messager de Thamar n'eût été surpris par les ennemis , ou que Thamar lui-même n'eût essuyé quelque revers en bravant l'armée impériale pour se rendre à Chitor.

Plein de ces tristes idées , je passais les heures entières sur les tours les

plus élevées de mon palais , & je cherchais à découvrir dans l'éloignement quelques signaux qui m'annonçassent l'arrivée de Thamar.

Un soir que je faisais ma tournée sur les remparts , je crus entendre sa voix ; la nuit était très-obscur ; je prêtai l'oreille avec attention , c'était lui-même , un pressentiment secret m'en assurait au fond de mon cœur. Je cours à la porte , elle s'ouvre , j'embrasse mon ami. Le plaisir était le seul sentiment que j'éprouvas alors ; j'oubliai que de nombreux ennemis m'environnaient. Thamar s'apercevant de mon ivresse , ordonna , de ma part , aux Raj-poutes qui gardaient la porte , d'allumer une grande quantité de torches , & m'embrassant étroitement : Attendez - vous , me dit-il , aux plus grandes merveilles ; vous allez voir des choses qui surpasseront vos espérances.

A peine achevait-il de parler que nous entendîmes le bruit d'une nombreuse cavalerie qui s'avançait vers la porte , & que l'obscurité nous empêchait de distinguer. Ne craignez rien , me dit Thamar , ce sont vos amis. En même-temps il donna ordre à la garde de prendre les armes , & de se mettre en défense à tout événement.

Les paroles & les actions de Thamar me jettaient dans une surprise extrême, je faisais les réflexions les plus bizarres; cependant le bruit augmentait , & bientôt la tête de l'escadron parut à la porte , qui n'avait pas été refermée depuis l'arrivée de Thamar.

J'attendais l'événement merveilleux qu'il m'avait annoncé , lorsque , jetant les yeux sur la cavalerie , je vis , à la clarté des flambeaux , mon cher compagnon Falcour qui marchait à la tête de la colonne. Le saisissement que le plaisir me fit éprouver m'em-



pêcha de distinguer Mirsa-Mula qui l'accompagnait.

La fatigue que j'avais éprouvée pendant la journée m'avait obligé de m'asseoir à côté de Thamar ; mais aussi-tôt que j'aperçus Falcour , je voulus me lever pour courir à lui , mes jambes se dérochèrent sous moi , & je retombai sur mon siège , dans une situation d'esprit qu'il est impossible de décrire.



## CHAPITRE CC.

*Suite d'événemens extraordinaires.*

*Le sultan Mahamud prisonnier dans Chitor.*

**T**HAMAR avait bien raison de me prévenir que j'allais voir des choses qui surpasseraient mon espoir. A peine Falcour avait-il fait quelques pas dans

la place d'armes , qu'il me fit appercevoir le sultan Mahamud , accompagné de quelques seigneurs de la cour , & gardé par un grand nombre de Raj-poutes , qui firent retentir l'air de leurs cris d'allégresse lorsqu'ils furent tous entrés dans la ville ; & qu'on en eut fermé les portes par ordre de Thamar , car je n'étais pas alors en état d'ordonner moi-même.

Il m'était impossible de concevoir par quelle suite d'événemens extraordinaires le sultan Mahamud , mon cher Falcour , & la belle Zama , sous le nom de Mirsa-Mula , se trouvaient en même temps dans Chitor ; je parus sur-tout étonné à la vue de cette dame. Vous avez tort de vous troubler , me dit Falcour , tous les instans de ce jour fortuné ne doivent être marqués que par les sentimens de la joie la plus pure. Ce n'est point un ennemi , me dit alors Mirsa-Mula , que vous voyez

devant vous, c'est une tendre amie dont vous devez pardonner la conduite plus malheureuse que criminelle en faveur de la passion qui s'était emparée de toutes les facultés de son ame. Je suis instruite de votre mariage avec Padmani : ne craignez pas que , par une tendresse indiscrete, je trouble l'union qui doit régner entre vous & votre épouse , trop heureuse si vous pouvez seulement ne pas me haïr , & prendre pour moi des sentimens d'amitié au lieu de ceux de l'amour qui nous sont interdits. Je prenais la parole pour assurer la belle Zama que je ne pourrais oublier les services qu'elle m'avait rendus sans être coupable de la plus noire ingratitude ; qu'elle était maîtresse de disposer de ma fortune & de ma vie , puisque je lui devais l'une & l'autre ; qu'elle devait s'attendre enfin à régner en souveraine sur toutes mes actions dès

qu'elle n'exigerait de moi que les services qui font la suite d'une reconnaissance sans bornes. Falcour m'arrêta pour me faire souvenir que le sultan Mahamud était dans mon palais, & que, quoique Thamar eût donné les ordres relatifs à sa réception, il convenait que je me présentasse à ce prince pour adoucir, par l'honnêteté de mes procédés, le chagrin qu'il devait ressentir de se voir prisonnier dans une ville dont il s'était flatté d'être le maître. Vous êtes sans doute fort empressé, continua mon ami, d'apprendre la manière dont le sultan Mahamud est devenu votre prisonnier, malgré l'armée formidable qui l'environnait, & qui devait le mettre à l'abri d'une surprise ; le moment n'est pas favorable pour contenter votre juste curiosité ; vous saurez les circonstances de cet événement singulier lorsque nous aurons plus de liberté, après le coucher du sultan.



## CHAPITRE CCI.

*Entrevue du raja Ander-Can & du  
sultan Mahamud.*

**J**E quittai Falcour , en le priant d'accompagner la belle Zama dans son appartement , & de veiller à ce qu'on eût pour elle les égards dus à sa naissance. Je m'arrêtai quelques momens chez Padmani pour l'instruire de ce qui se passait , & je me rendis dans l'appartement du sultan.

Je trouvai ce prince entre les mains de plusieurs de mes esclaves qui le déshabillaient pour le porter dans le bain ; Thamar était auprès de lui avec les seigneurs qui partageaient sa captivité. Je l'abordai avec le respect que je devais au fils aîné de l'empereur des Indes , mon seigneur suzerain. Votre

captivité ne doit point vous alarmer, seigneur, lui dis-je après les premiers complimens ; si le sort des armes vous met en ma puissance, à Dieu ne plaise que je méconnoisse en vous le fils de l'empereur : vous trouverez dans Chitor autant de zélés serviteurs qu'il y a de Raj-poutes à mes ordres ; vous ferez le maître dans ce palais, & j'espère qu'une heureuse paix, c'est le bien le plus précieux où j'aspire, vous rendra bientôt votre liberté.

J'accompagnai le sultan dans la salle du bain. Thamar me dit alors, à voix basse, qu'il allait faire le tour des remparts pour veiller à l'exactitude du service, qui devait être plus grande, durant cette nuit, qu'à l'ordinaire, pour n'être pas surpris nous-mêmes au milieu de notre triomphe.

Le sultan se mit à table en sortant du bain, il soupa seul. J'avais ordonné que les seigneurs de sa suite fussent  
logés

logés & servis avec distinction. J'assistai au repas de Mahamud , pendant lequel nous ne parlâmes que de choses indifférentes. Lorsque le prince eut cessé de manger , je l'accompagnai dans sa chambre à coucher que j'avais fait éclairer par une grande quantité de bougies parfumées ; alors je pris congé de lui , & je le laissai avec les esclaves qui devaient le servir.



## CHAPITRE CCII.

*Ander-Can , Padmani , Thamar ,  
Falcour , Zama , Luzine & Zulie  
réunis.*

**D**ÉBARRASSÉ d'un cérémonial très-gênant , dont j'étais fatigué depuis plusieurs heures , je volai dans l'appartement de mon épouse , où Falcour & Zulie m'attendaient : Thamar s'y

rendit un instant après ; & , lorsque nous fûmes rassemblés , nous célébrâmes , par nos transports , le bonheur qui nous réunissait. Padmani était déjà prévenue que je devais lui présenter la belle Zama , qui n'était plus sa rivale : je me rendis , à cet effet , avec Falcour , à l'appartement de cette dame ; Zama venait de reprendre les habits de son sexe. Je la considérais avec plaisir , lorsque , jettant les yeux sur une jeune personne debout à ses côtés , je reconnus Luzine , cette charmante esclave de Zama qui m'avait comblé de soins bienfaisans pendant ma captivité de Bassora , & dont l'amitié tendre & compatissante adoucissait les chagrins que j'éprouvais , malgré les bienfaits que Zama ne cessait de répandre sur moi.

Mes yeux se remplirent involontairement de larmes délicieuses , lorsqu'ils rencontrèrent ceux de cette femme



aimable. Je demandai sa liberté à Zama , qui me l'accorda de la manière la plus obligeante. Depuis long-temps , me dit cette dame , je ne regarde pas Luzine comme mon esclave , c'est une tendre amie dont les services sont au-dessus de ma reconnaissance.

Je présentai la main à Zama , Falcour offrit la sienne à Luzine , & nous conduisîmes ces dames chez mon épouse , qui nous attendait pour souper.

On parla , pendant le repas , de la manière dont je devais traiter mon prisonnier. Il fut décidé , d'une voix unanime , que , malgré la perfidie que j'avois éprouvée de la part de ce prince , le parti le plus glorieux pour moi était d'user généreusement de l'avantage que je devois à la fortune. Nous conclûmes que , pendant que le sultan seroit prisonnier dans la forteresse , on le traiterait non-seulement

avec les égards dus à sa naissance , mais que rien ne serait épargné pour lui procurer tous les jours de nouveaux plaisirs.

Lorsque nous fûmes sortis de table , je pressai Thamar & Falcour , de la part des dames , de nous apprendre par quel événement ils avaient eu le bonheur de se rendre les maîtres de la personne de Mahamud. Thamar prit la parole , & satisfit notre curiosité en ces termes :



## CHAPITRE CCIII.

*Thamar raconte comment il s'est emparé de la personne de Mahamud.*

**L**ORSQUE Ambdar , qui vous avait remis ma lettre , fut de retour de Chitor , je fis mes dispositions pour

me rendre auprès de vous , conformément à vos ordres. Les Raj-poutes qui devaient me suivre furent avertis de se tenir prêts à partir dans huit jours , ce délai leur était nécessaire pour faire les apprêts de leur voyage. Je ne négligeai rien , de mon côté , pour augmenter le nombre des braves gens qui se dévouaient généreusement à votre service.

Dans ces circonstances , mon bonheur me fit rencontrer Falcour , que je désespérais de revoir jamais , & nous nous concertâmes ensemble sur les moyens de tirer le meilleur parti du renfort que nous vous amenions. Il s'agissait de savoir comment nous entrerions à Chitor sans tomber dans les partis impériaux , maîtres de tous les passages. Ambdar nous proposa l'expédient auquel nous devons l'avantage d'avoir enlevé le sultan à la vue de son armée , sans qu'elle ait pu le secou-

rir. Ce zélé serviteur nous offrit de pénétrer dans le camp des Mogols , d'y passer quelques jours pour prendre langue , & de nous informer de ce qui pourrait concourir au succès de notre entreprise. Connaissant son intelligence , je ne balançai pas à profiter de sa bonne volonté : nous l'assurâmes, Falcour & moi , que notre reconnaissance égalerait le service qu'il nous rendait. Il s'habilla comme un soldat mogol , & partit.

Ambdar fut absent pendant trois semaines entières sans donner de ses nouvelles ; déjà je commençais à craindre que , découvert par les Mogols , on ne l'eût traité comme un espion. Je regrettais cet agent fidèle , dont je craignais d'avoir causé la perte , lorsqu'enfin je le vis arriver. J'étais avec Falcour. Ambdar nous rapporta que l'armée des Mogols campait à la droite du Nag , qui fait presque le

tour de Chitor ; que les Mahométans n'avaient , sur la gauche de ce fleuve , que quelques partis pour couper les communications. Il ajouta qu'en suivant la rive gauche , & marchant dans le lit même de la rivière , ce qui n'était pas difficile , parce que les eaux étaient fort basses , nous pourrions passer entre le Nag & les corps-de-gardes ennemis sans être apperçus , sur-tout si nous choisissions la pointe du jour pour exécuter ce passage. La marche fut réglée sur ce plan.

Nous arrivâmes hier , à deux heures après minuit , à la vue des feux des Mogols. Nous suivîmes le lit du fleuve , très-encaissé dans cet endroit , ayant à notre tête le fidèle Ambdar , qui connaissait le local. On marchait avec la plus grande précaution. A la pointe du jour , nous avons laissé heureusement derrière nous les corps-de-gardes avancés des ennemis , mais il

nous restait encore trois lieues à faire pour arriver aux portes de Chitor. Il était dangereux de nous exposer en plein jour à la vue de cent cinquante mille hommes. On tint conseil à la hâte. Nous bordions l'île que forme le Nag au-dessus de Chitor ; je proposai de nous y réfugier , je connaissais un gué pour traverser le bras du fleuve. L'île est couverte de grands arbres : il était à présumer que nous y passerions la journée sans être découverts , & nous pouvions en sortir à l'entrée de la nuit pour reprendre le chemin de la forteresse.

Mon avis fut suivi. En arrivant dans l'île , notre escadron s'enfonça dans le plus épais de la forêt , où nous résolûmes d'attendre la nuit. La journée nous parut d'autant plus longue , qu'une partie de nos compagnons n'avait rien à manger : on partagea avec égalité le peu de vivres que nous avions.

Une heure avant le coucher du soleil , nous entendîmes des coups de fusil qui paraissaient avoir été tirés dans l'île où nous étions. Quelques Raj-poutes montèrent sur des arbres pour découvrir ce qui se passait dans la plaine , je fis comme eux. Jugez de ma surprise , lorsque j'aperçus, presque à la lisière du bois , environ cinquante chasseurs , parmi lesquels je crus reconnaître le sultan Mahamud.

J'avertis mes compagnons de ne point s'écarter. Nous avançâmes, Falcour & moi , jusques sur une petite éminence , & nous montâmes sur des arbres dont les branches , chargées de feuilles , nous cachaient. Alors nous fûmes convaincus que le prince chassait dans l'île , accompagné d'un petit nombre d'officiers.

Sur le rivage du grand bras du Nag étaient amarrés six grands bateaux gardés par deux ou trois cents Mogols.

Le projet d'enlever le sultan fut formé sur-le-champ. L'exécution de cette entreprise n'était pas sans difficulté, nous pouvions être coupés & taillés en pièces dans notre retraite ; mais si le succès était douteux , nous étions certains de nous couvrir de gloire. On ne perdit pas un moment pour régler l'ordre de l'attaque. Mes Raj-poutes , dont le nombre allait à trois mille , se préparèrent à monter à cheval. Il fut résolu que quinze cents de nos compagnons , ayant à leur tête Ambdar , qui n'a pas moins de courage que d'adresse , marcheraient sur-le-champ du côté du gué par où nous étions entrés dans l'île ; on pouvait y parvenir sans sortir de la forêt. Ils devaient s'arrêter dans le bois , à cent pas du village , & ne pas manquer de passer le bras du Nag , & de se mettre en bataille sur l'autre rive aussi-tôt qu'ils entendraient le signal de l'attaque. Falcour,



à la tête de neuf cents hommes , fut chargé de filer dans le bois , du côté des bateaux , dont il devait s'emparer lorsqu'il entendrait le même signal. J'eus la commission de le donner , & d'arrêter le sultan , tandis que Falcour empêcherait qu'il ne gagnât les bateaux , & qu'Ambdar couvrirait notre retraite , en faisant face , avec ses quinze cents cavaliers , aux détachemens des troupes impériales qui pourraient se présenter pour dégager le prince.

Ces dispositions faites , je gardai mon poste avec environ six cents hommes qui me restaient ; ce nombre était plus que suffisant pour me rendre maître de la personne du prince & des seigneurs qui l'accompagnaient. La nuit est plus favorable que le jour aux expéditions qui tiennent de la surprise. Je reculai donc , autant qu'il me fut possible , le moment de donner le si-

gnal dont j'étais convenu ; mes compagnons à cheval étaient prêts à s'élancer. Pour moi , monté sur la cime d'un arbre , je suivais des yeux ma proie , qui ne pouvait plus m'échapper.

Enfin , lorsque le soleil se cachait sous l'horison , je m'aperçus que les chasseurs se disposaient à gagner les bords de la rivière ; c'était l'instant décisif. Je fis tirer sept coups de mousquet , qui me furent rendus sur-le-champ par les deux divisions ; c'était le signal convenu mutuellement pour agir de concert.

Le sultan , étonné sans doute de cette triple salve , prit avec précipitation le chemin de ses bateaux ; mais dans un moment je le coupai , & j'environnai son escorte. Ce prince , jugeant la résistance inutile , se rendit avec sa suite. Falcour s'était emparé , de son côté , des bateaux attachés au rivage ; les Mogols qui les gardaient

demandèrent vainement la vie , nos compagnons les sacrifièrent à notre sûreté.

Cependant le bruit que nous fîmes attira sur le rivage les troupes impériales campées près de la rivière. Lorsque les Mogols s'aperçurent que nous étions maîtres de leur général , ils poussèrent des cris affreux ; mais le bras du Nag qui nous séparait nous garantissait de leur première furie. Ils se jetèrent en grand nombre dans la rivière , le courant les emporta , & leur mort rallentit le courage de leurs compagnons.

Tandis que les Mogols rassemblaient des bateaux pour nous poursuivre , Falcour rejoignit ma troupe au moment que nous achevions de passer le petit bras du Nag. Nous prîmes tous ensemble le chemin de la forteresse , marchant avec toute la vitesse dont nos chevaux étaient capables. La nuit , qui survint , couvrit notre marche de

ténèbres favorables. Les Mogols campés dans cette partie , sur la gauche du fleuve , accouraient cependant de toutes parts : Ambdar & Falcour , à la tête de leurs divisions , affrontèrent la furie de ceux qui se présentèrent , & me donnèrent le temps de m'éloigner. Lorsqu'ils crurent que je devais être en sûreté avec mes prisonniers , ils firent leur retraite à toute bride , & me joignirent lorsque nous entrions dans la ville.



## CHAPITRE CCIV.

### *Le Bonheur.*

**L**ORSQUE Thamar eut achevé son récit , j'embrassai de nouveau mes deux amis ; je les priai de me présenter le lendemain le fidèle Ambdar , que je voulais m'attacher en lui donnant un

emploi considérable dans mes troupes. La conversation tomba ensuite sur le bonheur qui nous rassemblait dans mon palais , après les événemens extraordinaires arrivés aux uns & aux autres : nos cœurs nageaient dans la joie la plus pure. Amitié ! nom cher & sacré que des nations entières déshonorent , Amitié ! trésor précieux que la divinité propice offrit à la postérité d'Adeline & Procrate pour la dédommager des peines de la vie , quels biens sont comparables à ceux que tu procures aux hommes qui te connaissent ? Oh ! mon ami , précieuse moitié de moi-même , toi qui déchargeais mon cœur du poids des misères attachées à la condition des hommes , qui m'élevois au-dessus de l'humanité , en me communiquant une partie de ta grande ame , faut-il que je t'aie perdu pour jamais dans le temps où tes conseils m'étaient le plus néces-

fares pour gouverner mes peuples comme un père qui veut faire le bonheur de ses enfans !

La nuit , déjà fort avancée , empêcha Falcour de nous faire le détail des aventures dont l'enchaînement l'avait conduit de Bassora à Chitor. Il nous en dit cependant quelques circonstances , & nous renvoyâmes à un autre jour à contenter notre curiosité. Il était temps de prendre du repos : j'accompagnai Zama dans son appartement , & je me retirai dans le mien.

Le lendemain Lufine entra dans ma chambre à coucher aussi-tôt qu'elle fut que j'étais sorti du lit. Je ne fus pas surpris de sa visite matinale , parce qu'elle m'en faisait souvent à pareille heure lorsque j'étais esclave à Bassora. Cette charmante personne me fit des reproches de ce que je ne l'avais pas reconnue à Delhy , où elle était en habit d'homme , à la suite

de sa maîtresse. Elle m'assura qu'elle m'aurait ouvert les yeux sans les ordres de Zama , qui l'en avait toujours empêchée , mais qu'elle n'aurait écouté que son amitié pour moi si sa maîtresse l'avait prévenue de l'affreuse catastrophe qui nous avait été si funeste à l'un & à l'autre.

Je fis toutes sortes de caresses à l'aimable Lusine : nous déjeûnâmes ensemble avec Thamar & Falcour , qui venaient d'entrer chez moi. Le plaisir qu'elle sentait à me revoir brillait dans ses yeux. Je lui proposai de fixer son séjour auprès de moi , & que je lui procurerais un établissement digne d'elle. Lusine me répondit qu'elle croyait Zama décidée à établir sa résidence dans mes états , & qu'elle ne la quitterait pas ; mais que si son ancienne maîtresse voulait retourner à Bassora , elle accepterait avec reconnaissance le parti que je lui proposais.

Sur les dix heures , je reçus la visite du sultan Mahamud , qui me dit les choses les plus obligeantes ; peut-être avait-il dessein de me tromper une seconde fois ; la chose était difficile , l'expérience m'avait mis en garde contre ses artifices. Ce prince me pria de trouver bon qu'il mangeât tous les jours avec les seigneurs qui partageaient sa captivité. Je l'assurai qu'il devait se regarder comme le maître du château qu'il habitait , & disposer à son gré de ce qui lui ferait plaisir.

---



## CHAPITRE CCV.

*A la nouvelle de la prise du sultan , l'épouvante se met dans le camp impérial , l'armée prend la fuite.*

**L**A nouvelle de la captivité de Mahamud s'était répandue pendant la nuit dans le camp impérial , & le désordre le plus affreux régnait dès le lendemain parmi les troupes qui le composaient : mes guerriers s'en aperçurent du haut des remparts. Ces braves gens me demandèrent à grands cris la permission de fondre sur des ennemis consternés , & déjà vaincus par le découragement. Je modérai leur ardeur , en leur promettant que nous ferions pendant la nuit une sortie générale. Elle nous réussit complètement.

Tandis que j'assistais, avec le sultan, à un bal dans les appartemens intérieurs du palais , & que ce prince s'amufait avec les dames à voir danser les baliadères , Thamar & Falcour , à la tête de trente mille guerriers , pénétrèrent dans le camp des Mogols : on leur opposa fort peu de résistance. Les ennemis , épouvantés , prirent la fuite de toutes parts ; mes troupes en firent une horrible boucherie , & ne rentrèrent dans la place qu'à la pointe du jour , rassasiées de carnage , & chargées d'un butin immense.

Cette brillante armée , qui semblait devoir conquérir le monde , se dissipa d'elle-même. Chaque soldat ne prenant conseil que de l'épouvante générale qui s'était emparée de l'armée , il ne resta pas un seul escadron dans les environs de Chitor deux jours après la prise du sultan. J'envoyai Falcour , avec quelques deta-

chemens , à la poursuite des fuyards. Dans peu de jours il ne resta point de soldats mogols dans toute l'étendue de mes états , & mon ami revint comblé de gloire.



## CHAPITRE CCVI.

*L'empereur Aureng - Zeb envoie des ambassadeurs pour traiter de la rançon de son fils. Fin de la guerre.*

**S**UR ces entrefaites , l'empereur Aureng-Zeb m'envoya des ambassadeurs pour traiter de la rançon de son fils , & me proposer la paix ; je la desirais avec tant d'ardeur , qu'elle fut bientôt conclue. Je fus dispensé d'aller prêter mon hommage à Delhy ; c'était la seule chose sur laquelle j'insistai.

Dès que la paix fut signée , je dé-

clarai au sultan qu'il était libre , & qu'il pouvait partir pour la capitale des Indes lorsqu'il le trouverait bon. Ce prince , surpris de la franchise de mes procédés , me pressa vainement d'accepter l'immense quantité de bijoux que son père avait envoyée à Chitor pour payer sa rançon. Vaincu par mon généreux désintéressement , la haine qu'il m'avait jurée s'effaça de son cœur. Ce prince , en quittant mon palais , me fit des protestations d'amitié dont l'événement a prouvé la sincérité. S'il fut injuste à mon égard , au moins il est reconnaissant aujourd'hui.

Après le départ de Mahamud & des ambassadeurs d'Aureng-Zeb , je fis les dispositions nécessaires pour revenir à Brampour. Cette ville avait beaucoup souffert pendant la guerre , mais le château , défendu par une vaillante garnison , n'avait pas été forcé.

Le bonheur, cette brillante chimère qu'encensent tous les hommes , & après laquelle je soupirais depuis si long-temps , semblait enfin se réaliser en ma faveur. L'amour & l'amitié concouraient ensemble à former le tissu de ma félicité; je croyais, dans mon ivresse, qu'il ne pourrait jamais se rompre. Un soir, après avoir soupé dans l'appartement de mon épouse avec mes amis, les dames se joignirent à moi pour prier Falcour de nous raconter la suite de ses aventures.



## CHAPITRE CCVII.

*Falcour raconte les circonstances de sa captivité de Bassora.*

**I**L n'est pas surprenant, me dit Falcour, que vous ayez fait des recherches infructueuses dans les pro-

vinces voisines de l'Iraque pour rompre mes chaînes ; je fus acheté dans le bazar de Bassora , par un riche marchand de Samarcande , nommé Keineb. Mon patron partit fort peu de temps après pour Bagdad , où nous fîmes peu de séjour. Mon nouveau maître se joignit à une caravane de marchands qui partaient pour le pays des Usbecs , & je le suivis. Nous fîmes , sans aucun accident , un voyage de près de sept cents lieues. La caravane se sépara sur les bords de l'Oxus. Nous quittâmes cette rivière pour remonter le Jaxarte jusqu'à Samarcande. On me confondit avec les autres esclaves , & je fis de vains efforts pour découvrir ce que vous étiez devenu.

Je passai trois années entières dans la maison de Keineb sans aucune espérance de recouvrer ma liberté. Mon maître avait une jolie maison de campagne sur les bords du Jaxarte ,  
à

à deux lieues de Samarcande ; il l'habitait avec sa famille pendant le temps des chaleurs. Un jour d'automne , il fit la partie de se promener sur le fleuve pour prendre le plaisir de la pêche , ce qu'il faisait assez fréquemment.

Je ne fais par quel accident la barque s'enfonça précisément au courant de l'eau. Je ramais alors avec les autres esclaves , & j'étais presque nu. Cet accident ne me déconcerta pas ; je saisis , par ses habits , ma maîtresse qui se noyait , & je l'entraînai heureusement sur le rivage. Dès qu'elle fut en sûreté , je me jettai de nouveau à la nage dans le fleuve pour secourir mon maître , qui s'était défendu quelque temps contre la mort , mais dont les forces étaient épuisées ; j'eus le bonheur d'arriver à temps pour lui sauver la vie. Je le conduisis auprès de son épouse , qui commençait à se

reconnaître : je les accompagnai à la maison , où ils me rendirent la liberté sur-le-champ.

Les Usbecs sont naturellement humains. Lorsque je fus un peu familiarisé avec mon maître & ma maîtresse, qui me traitaient alors comme leur meilleur ami , & sur-tout quand je leur eus raconté quelques circonstances de ma vie, ils s'attachèrent à moi jusqu'à m'offrir une de leurs filles en mariage. L'image de ma chère Sophie était gravée trop profondément dans mon ame pour me permettre de former de nouveaux liens ; d'ailleurs , mon attachement pour le prince Ander , que je regardais comme mon pupille , m'éloignait d'un établissement qui m'aurait ôté toute espérance de le revoir un jour. Je refusai donc les offres obligeantes de Keineb & de son épouse , & je leur demandai l'agrément de revenir dans ma patrie : ils ne me



l'accordèrent qu'après avoir mis tout en usage pour me faire changer de résolution.



## CHAPITRE CCVIII.

*Suite du récit de Falcour. Son retour dans les Indes.*

**K**EINEB me voyant inébranlable, me fit présent de plusieurs esclaves, & d'un chameau chargé de pièces d'argent. Il m'accompagna jusqu'aux portes de Samarcande, en me souhaitant toute sorte de bonheur.

En quittant le pays des Usbecs, je pris le chemin de Cabul. On m'instruisit, dans cette ville, de l'étrange révolution arrivée dans les Indes. Cet événement ne me surprit pas : j'avais toujours présagé qu'Aureng-Zeb se placerait sur le trône de l'Indostan au

préjudice de ses frères , mais je ne prévoyais pas que cet événement dût arriver du vivant de l'empereur Schah-Jehan.

Je mis huit jours pour me rendre de Cabul à Lahor , en passant par Allock , ville assez peu considérable , mais située dans un des plus beaux climats de l'univers. Enfin j'arrivai à Delhy , où je pris mon logement dans le premier caravanserail que je rencontrai.

Le bruit qu'avait fait votre arrivée dans cette grande ville ne me la laissa pas long-temps ignorer ; mais j'appris en même-temps que vous veniez de vous battre avec un seigneur étranger nommé Mirsa-Mula , & que vous aviez été tué dans le combat. Je m'arrêtai quelque temps à Delhy pour m'assurer d'un fait qui m'intéressait vivement , & lorsque je crus être convaincu que votre mort n'était que trop

véritable , ce tragique événement acheva de me détacher du monde ; je résolus de finir mes jours dans une solitude.

Je quittai Delhy sans m'être présenté devant le raja votre père. Il est plongé dans l'excès de la douleur , me disais-je à moi-même , quelle consolation suis-je en état de lui donner ? Mes esclaves m'étaient inutiles , je leur donnai la liberté. Montant ensuite sur le chameau qui portait toutes mes richesses , je pris la première route qui se présenta à moi , je la suivis durant plusieurs jours sans songer dans quel pays el'e pouvait me conduire ; ils m'étaient tous indifférens. Après quelques jours de marche , je me trouvai dans les états du raja de Rator.

---



## CHAPITRE CCIX.

*Suite du récit de Falcour. Il  
s'établit dans une solitude.*

A HUIT lieues de la ville qui donne son nom au petit royaume de Rator , la rivière de Kiang roule doucement ses eaux au pied d'une chaîne de montagnes qui sert de limite entre les états du raja & ceux de l'empereur mogul. Les vallées qui se rencontrent dans ces montagnes sont habitées par des Parfis , la plus paisible nation de l'univers. Ces peuples vivent entre eux comme s'ils ne composaient qu'une même famille. Ce séjour me plut , je le choisis pour le lieu de ma retraite. J'employai une partie de l'argent que j'avais à faire l'acquisition d'une assez jolie maison appartenante à un riche marchand de Rator.

Cette maison était environnée d'un terrain que je trouvai presque en friche , mais que je mis bientôt en valeur. Le jardin qui joignait la maison était grand , mais si mal entretenu , qu'on jugeait , en le voyant , que le maître n'y venait presque jamais. Je m'amusai à tailler les arbres , à faire arracher les ronces qui couvraient les allées , & bientôt ce jardin prit sous mes yeux & par mes soins une forme nouvelle.



## CHAPITRE CCX.

*Suite du récit de Falcour. Il rencontre deux étrangers.*

**J**E menais , depuis plus d'un an , dans ma retraite , une vie tranquille : je sortais peu pendant le jour ; mais , au coucher du soleil , je prenais le frais ,

presque tous les soirs , sur le bord de la rivière qui baignait ma solitude. Un soir que je faisais ma promenade ordinaire , je vis venir à moi quatre personnes à cheval. Celui qui paraissait le maître des autres m'aborda civilement , & me pria de lui dire s'il trouverait , dans les environs de l'endroit où nous étions , un caravanserail dans lequel il pût passer la nuit. Frappé de la bonne mine de cet inconnu , je lui répondis qu'il ne trouverait point d'autres caravanserais , à plusieurs lieues à la ronde , que les cabanes qu'il voyait , & que j'étais surpris qu'il se fût exposé si tard dans un lieu aussi désert. L'aimable inconnu me remercia de l'avoir instruit de ce qu'il voulait savoir : il ajouta qu'il s'était égaré dans les montagnes , & qu'il était si préoccupé , qu'il marchait depuis plusieurs jours sans tenir de route certaine.

Le ton dont l'étranger prononça ce

peu de paroles pénétra mon cœur d'un sentiment inconnu qui m'attachait vivement à ses intérêts. Seigneur, lui dis-je , vous ne trouverez point ici de retraite digne de vous ; mais si vous voulez accepter ma maison , qui n'est pas éloignée , vous y passerez la nuit avec un peu moins d'incommodité. L'étranger fit d'abord quelque difficulté d'accepter l'offre que je lui faisais ; cependant il se rendit à la fin à mes instances , & nous prîmes ensemble le chemin de ma maison.

En attendant le souper , je m'entretins avec l'étranger de choses gé-  
nirables. Il me demanda si je faisais ma demeure ordinaire dans ces montagnes. Je l'habite depuis près de deux ans , lui répondis-je , & , depuis ce temps-là , je n'ai d'autre société que celle des bonnes gens dont vous avez vu les cabanes ; je vis dans la retraite la plus obscure : j'avoue cependant

que je suis sensible au plaisir de voir & d'entretenir une personne comme vous. Pour moi , reprit l'inconnu , je suis les hommes , & je voudrais pouvoir me faire moi-même. Si vous connaissiez la nature de mes infortunes , vous jugeriez que je dois renoncer pour jamais à toute espèce de société. L'étranger prononça ces mots avec un serrement de cœur qui m'attendrit. Notre entretien fut interrompu par l'arrivée d'un de ses compagnons , qui s'était arrêté sans doute pour donner quelques ordres ; c'était Luzine. Vous voyez le meilleur de mes amis , me dit l'étranger , en me présentant cette aimable personne ; sans lui , sans les consolations qu'il me donne , j'aurais déjà succombé sous le poids de mes peines. On m'avertit alors que nous étions servis. Après le repas , j'accompagnai mes hôtes dans les chambres qui leur étaient préparées.



## CHAPITRE CCXI.

*Suite du récit de Falcour. Il engage les deux étrangers à fixer leur séjour dans sa solitude. Quels étaient ces étrangers.*

**J**E sentais une extrême curiosité de connaître plus particulièrement deux personnes vers lesquelles mon cœur était entraîné par un penchant irrésistible. Je fis plusieurs questions aux deux esclaves qui les accompagnaient, mais je n'en tirai que de faibles lumières. Ils m'apprirent que leur maître était un seigneur persan qu'une affaire d'honneur qu'il avait eue à Delhy forçait de quitter l'Indostan.

Mes deux hôtes entrèrent dans ma chambre le lendemain, aussi tôt que je fus levé : ils me remercièrent de

l'hospitalité que je leur avais donnée ; & me demandèrent la permission de continuer leur route. J'eus beaucoup de peine à les faire consentir à se reposer quelques jours chez moi ; j'y réussis enfin. Je découvrais tous les jours , dans ces étrangers , de nouvelles qualités qui me faisaient desirer avec ardeur d'éloigner le moment de leur départ. Je ne les quittais presque jamais , m'occupant à faire quelque diversion aux chagrins dont Mirsa-Mula paraissait dévoré. Il me dit un jour qu'il se proposait de fixer ses jours avec son ami dans la retraite : je me servis de cette ouverture pour le presser de donner la préférence à celle où le hasard l'avait conduit. Cette proposition le fit rêver quelque temps. Il me pria de lui donner vingt-quatre heures pour se déterminer. Je lui fis observer , dans cet intervalle , que , nous trouvant tous trois dans les mêmes

dispositions , c'était un avantage commun de pouvoir nous entretenir de nos malheurs réciproques , & de nous entre-aider à les supporter. Mes hôtes se rendirent enfin à mes raisons.

Depuis ce jour , ma solitude prit à mes yeux une forme plus riante. Assis avec Mirsa-Mula & son ami , sur le bord de la petite rivière, je leur faisais part , pour les amuser , d'une partie de mes aventures.

Je leur fis un jour l'histoire de ma captivité de Bassora , & de la manière dont j'avais été séparé d'un élève auquel j'étais plus attaché qu'à ma propre vie. A mesure que je parlais , Mirsa - Mula changeait de couleur : il se remit cependant. Continuez , me dit-il : l'altération que vous avez sans doute apperçue sur mon visage vient de la conformité de vos aventures avec l'événement qui cause le malheur de ma vie. Si je ne vous ren-

contrais pas dans un pays si éloigné de l'Arabie , je croirais que vous êtes Falcour , l'ami & le compagnon du prince Ander-Can.

Toute ma philosophie m'abandonna lorsque j'entendis prononcer ce nom. Oui , je suis Falcour ! m'écriai-je , hors de moi-même ; j'étais l'ami de ce prince infortuné qui vient de périr dans sa patrie , à la fleur de son âge. Mirsa-Mula me laissa faire mes exclamations. Lorsque je fus en état de l'écouter : O Falcour ! me dit-il d'un ton de voix qui décélait l'agitation de son ame , ô Falcour ! que vous allez me haïr ! . . . . Vous avez devant les yeux le monstre qui a blessé votre ami. J'ai immolé votre ami dans l'accès de ma rage ; mais consolez-vous , Ander-Can n'est pas mort de la blessure que lui a fait ma main ; vous pouvez encore vous flatter de le revoir. Pour moi , qui l'aimais plus que mon-

existence , & qui l'ai perdu pour jamais , la mort seule apportera quelque adoucissement à mon désespoir. Alors Mirsa - Mula me déclara son sexe , celui de Luzine & leurs véritables noms. Elle me fit confidence de la naissance & des progrès de sa passion : elle ajouta que la petite vérole qu'elle eut quelque temps après votre départ , en changeant presque absolument les traits de son visage , lui inspira l'étrange résolution de vous suivre dans votre patrie. Elle me parla de son duel avec vous , de son désespoir après cette action étonnante , des suites qu'elle eut , de sa blessure , qui , pendant près d'un an , la mit aux portes du tombeau. Elle finit par me dire que vous étiez actuellement assiégé dans Chitor par le sultan Mahamud , à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes , & que , désespérant de vous rendre aucun service dans

cette occasion , elle s'était exilée du monde pour jamais.



## CHAPITRE CCXII.

*Fin du récit de Falcour.*

**J**E ne pouvais m'empêcher de plaindre une femme aimable & généreuse , dont l'amour avait causé tous les malheurs ; mais je ne lui cachai pas que , puisque vous existiez encore , j'étais déterminé à vous aller joindre , quelque péril que je dusse courir en cette occasion. Cette dame me dit qu'elle avait appris que le raja de Rator armait puissamment ; qu'elle ne doutait point que ce ne fût en votre faveur , & qu'en faisant un voyage dans cette ville , je trouverais peut-être des facilités pour exécuter un projet dont elle était bien éloignée de me détour-

ner. Je partis pour Rator , après avoir exigé la parole de Zama , qu'elle attendrait mon retour dans ma maison.

Les premières personnes que j'interrogeai , à mon arrivée à Rator , m'apprirent que le raja Jacout-Zing se disposait à se mettre en campagne , à la tête de son armée , pour marcher au secours d'un raja de ses amis , lequel avait envoyé à sa cour un ambassadeur nommé Thamar , car je n'en demandai pas davantage. Je courus au palais , j'embrassai ce cher compagnon , dont je croyais être séparé pour jamais. Thamar venait de recevoir une lettre de votre part : il se préparait en conséquence à partir pour Chitor. Je le déterminai à venir passer quelques jours à ma maison de campagne , en attendant le retour d'Ambdar , qu'il envoyait dans le camp des Mogols pour prendre langue.

L'état de langueur dans lequel était

Zama , à mon retour dans ma maison , nous troubla sensiblement , Thamar & moi. Cette dame paraissait revenue de la passion qu'elle avait eue pour vous. Nous lui fîmes la proposition de nous suivre à Chitor , elle nous répondit que tous ses desirs se bornaient à passer sa vie auprès de vous ; en conséquence nous partîmes tous ensemble pour Rator. Ambdar revint de l'armée impériale quelques jours après notre arrivée dans cette ville , & nous prîmes la route de Chitor.



## CHAPITRE CCXIII.

### *Conclusion.*

**L**A guerre étant heureusement terminée , je congédiai mon armée , & je revins à Brampour avec mes amis. Je n'eus pas le bonheur de les pos-



féder long-temps. A peine étions-nous  
 arrivés dans ma capitale, que Thamar  
 me demanda la permission d'accom-  
 pagner son épouse Zulie dans la vallée  
 de Dinam. En vain je voulus ébranler  
 sa résolution ; il m'opposa la parole  
 qu'il avait donnée aux parens de  
 Zulie , de la ramener dans leurs bras :  
 il ne me fut pas possible de le retenir.  
 Falcour me restait. Je me flattais que,  
 malgré le tendre souvenir qu'il con-  
 servait de son épouse , je le détermi-  
 nerais à faire un nouveau choix en  
 faveur de Zama ou de Luzine. Le  
 grand être en ordonnait autrement :  
 une fièvre ardente me priva pour ja-  
 mais de ce généreux ami. Il mourut  
 dans mes bras six mois après le départ  
 de Thamar.

Depuis ce jour malheureux , je  
 cherche mon unique consolation au-  
 près de mon épouse , & dans la con-  
 versation de Zama & de Luzine ,

devenues les compagnes inséparables de Padmani. Je reçois souvent des nouvelles de Thamar & de Zulie. Luzien & Zulmire , qui n'espéraient plus de les revoir , célébrèrent le jour de leur arrivée dans la colonie comme un jour de fête. Thamar & Zulie ont trouvé le bonheur dans leur retraite , & le ciel m'est témoin que j'irais l'y chercher moi-même avec ma famille , si les devoirs que m'impose la puissance souveraine ne m'enchaînaient dans Brampour , au milieu de mes sujets.

*Fin du troisième & dernier volume.*





PQ           Ander-Can  
1947  
C3A5  
t.3

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

